

www.e-rara.ch

Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815

Gayant, Paul

Paris, 1838

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1793.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

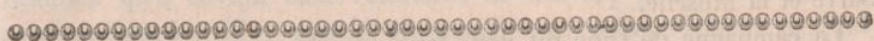
e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]



CAMPAGNE DE 1793.

I.

REPRISE DES HOSTILITÉS DANS LE NORD. INVASION DU BRABANT-HOLLANDAIS PAR LES FRANÇAIS (17 FÉVRIER AU 4 MARS). DÉBLOCUS DE MAESTRICHT PAR LES AUTRICHIENS (1^{er} AU 6 MARS).

Combat sur la Geete (16).—Bataille de Nerwinde (18).—Combat de Louvain (22 et 23 mars).—Retraite de l'armée française (25 au 30 mars).—Fuite de Dumouriez (4 avril).

Lors de la reprise des hostilités au mois de février 1793, le théâtre de la guerre embrassait toutes les frontières, et à l'intérieur les pouvoirs avaient perdu cette unité que leur avait momentanément donnée l'insurrection du 10 août. La république avait été proclamée et *la Gironde* cherchait à profiter de son ascendant sur la majorité de la Convention pour soustraire l'action exécutive, à la tutelle des clubs et de la commune de Paris; mais ni la commune, ni les clubs, ni la minorité de la Convention qui prit le nom de *la Montagne*, n'étaient disposés à se dessaisir du pouvoir qu'ils tenaient des circonstances, avant d'avoir assuré le salut de l'État. Ils aspiraient au contraire à imprimer au mouvement révolutionnaire la direction unique que réclamaient les besoins du moment. La dictature était hautement invoquée, et le seul moyen d'échapper à cette terrible nécessité des républiques en péril, était d'écraser partout l'ennemi.

Malgré l'éclat des premières victoires, malgré la levée de 300,000 hommes décrétée en février 1793, les forces étaient loin d'être égales. L'exécution de Louis XVI avait soulevé l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. On rassemblait à la hâte des armées aux Pyrénées.

nées-Orientales et sur la Bidassoa pour contenir l'Espagne; à Rennes, à La Rochelle et dans le Calvados pour surveiller l'Angleterre. On renforçait les corps du comté de Nice et de la Savoie, et l'on était obligé d'abandonner à eux-mêmes les généraux qui avaient conduit au nord et à l'est la campagne précédente. Deux d'entre eux, Custines et Dumouriez, s'étaient élevés à une grande renommée, le premier par la prise de Mayence et son excursion en Allemagne; le second, par l'admirable défense de l'Argonne et la conquête de la Belgique; mais ils étaient l'un et l'autre étrangers aux passions de l'époque. Custines n'avait point de caractère politique, et Dumouriez était lié avec les Girondins, moins par conviction que par un sentiment commun de répugnance contre leurs adversaires. Son dévouement à la révolution n'était pas sans limites, et les dissentimens de l'intérieur l'agitaient d'une préoccupation chagrine qui le disposait au découragement.

Les positions militaires d'ailleurs, déjà mal assurées, étaient maintenant périlleuses. Par Trèves, Coblenz et Luxembourg, Custine était menacé à revers, et Dumouriez par Maëstricht et les places du Brabant-Hollandais. Ce dernier cependant, avec sa promptitude habituelle, conçut un projet audacieux dont la réussite eût assuré ses opérations, en appuyant son flanc gauche et en faisant diversion sur la droite des coalisés. C'était de porter la révolution en Hollande et de rendre au peuple l'autorité souveraine dont les armées prussiennes avaient investi le stathouder. L'armée active s'élevait à 75 ou 80,000 hommes. Il rangea 60,000 hommes entre la Meuse et la Roër sous Valence qui occupa Liège et Namur, et sous Miranda à qui il prescrivit d'assiéger vivement Maëstricht. Puis, à la tête des 15 à 20,000 hommes qui lui restaient, il fit irruption dans le Brabant-Hollandais. Cette province, située entre l'Escaut et la Meuse, est couverte de forteresses, qui forment, avec les nombreux cours d'eau dont elle est sillonnée, la principale défense du pays. Le général français les attaqua toutes à-la-fois. Elles étaient pourvues de garnisons aussi nombreuses que les détachemens qui se présentaient devant leurs portes; mais la population excitée par un comité insurrecteur réuni à Anvers, était partout menaçante, et les gouverneurs trompés par le nombre des assaillans que Dumouriez avait habilement dissimulé, se rendirent, pour la plupart aux premiers coups de canon. Breda, Gertruydenberg, le fort Klundert capitulent. Williemstadt et Bergopzoom ne promettent pas une plus longue résistance, et déjà les Français préparent une flottille pour passer la Basse-Meuse et pénétrer au cœur de la Hollande, lorsqu'on apprend que les impériaux viennent de prendre victorieusement l'offensive.

Leur armée, forte de 70,000 hommes, s'avança conduite par le

prince de Saxe-Cobourg, l'une des renommées militaires de l'Europe : sous lui commandaient l'archiduc Charles, le prince de Wurtemberg, les comtes de Latour et de Clerfayt. Tombant à l'improviste sur les cantonnemens français des bords de la Roër, elle enleva ceux d'Aldenhoven et d'Eschweiler, occupa Aix-la-Chapelle et poussa en désordre sur la Meuse les divisions de Dumouriez. Celui-ci avait manqué d'occasions pour apprécier ses lieutenans; c'est à Miranda, Péruvien, porté aux premiers grades par son exaltation politique, qu'il avait cru pouvoir confier le siège de Maëstricht; mais cet étranger n'avait déployé dans la conduite d'une opération capitale ni talent, ni activité. Au bruit de la marche de Cobourg, il manqua tout-à-fait de résolution, et loin de défendre le passage de la Meuse, en concentrant les troupes devant la place, il se hâta de lever le siège et de se retirer à Tongres.

Ce mouvement compromit tout. Latour attaquant la gauche à Ruremonde, elle se retira par un long détour à Diest puis à Tirlemont. Deux divisions de la droite, cantonnées à Verviers et Spa, ne trouvèrent de retraite que sur Namur. Enfin Valence ne put prétendre à se maintenir à Liège sans s'exposer à être cerné. Il évacua cette ville pour rejoindre Miranda. Cependant les impériaux débouchaient sur tous les points, et leur tête de colonne précéda à Tongres son arrière-garde, forte de 26 bataillons; il fit volte-face, et réussit à la dégager. Les débris de l'armée française parvinrent enfin à se réorganiser à Saint-Trond.

Mais en six jours on avait perdu plusieurs milliers de prisonniers, d'immenses magasins, une partie du matériel, les passages de la Meuse et 25 lieues de terrain. L'effet moral de ce malheureux début, fut plus désastreux encore; la désertion se mit dans les rangs, et 10,000 volontaires quittèrent l'armée. Dumouriez seul pouvait ramener la confiance; mais à la veille de réussir dans ses projets sur la Hollande, il avait peine à les abandonner. Il encouragea Valence et Miranda, il leur donna l'assurance que le soulèvement des Bataves arrêtera Cobourg; quinze jours encore, et cette grande diversion sera complète. Mais, ni Valence ni Miranda ne réussirent à ralentir le mouvement de retraite; on se replia sur Tirlemont puis enfin à Louvain où le général en chef est obligé de reprendre le commandement.

A peine de retour, il prend des dispositions offensives, l'extrême gauche rentre dans Diest pour maintenir la communication avec l'armée de Hollande. L'avant-garde reprend Tirlemont l'épée à la main. Chassée de cette ville, elle s'en empare de nouveau soutenue par l'armée entière. Les impériaux négligeant, dans leur retraite, les hauteurs qui séparent les deux Geetes, Dumouriez s'y établit et s'y maintient malgré les efforts de l'ennemi pour le déposter. C'était un succès : la troupe

reprit courage, et le général ne perdit pas un instant pour en tirer parti; une bataille gagnée, l'eût reporté sur la Meuse.

Pour débayer la chaussée de Liège, il fallait franchir la petite Geete et culbuter l'ennemi des hauteurs opposées, assez vivement pour ne point lui laisser la faculté de se rallier à Saint-Trond.

Cobourg gardait les passages de la rivière, et sa gauche était retranchée dans les villages de Neerwinde et d'Oberwinde entre lesquels s'élève un monticule qui les domine et que l'on nomme la tombe de Mittelwinde. Cette position, signalée par les anciennes guerres, était la clef du champ de bataille; une fois emportée, la plaine de Landen ne présentait plus d'obstacle où l'on pût se reformer. C'est là que Dumouriez porta le fort de l'attaque. Valence fut chargé de déboucher d'Heylisse et de s'en emparer en débordant la ligne ennemie. Le centre, sous le duc de Chartres, devait le soutenir, et Miranda avec la gauche, avait ordre de se borner à occuper les débouchés de Leau et d'Orsmael.

A 9 heures du matin, l'armée s'ébranla en huit colonnes; on passa la Geete et bientôt Valence aborda l'ennemi. Deux fois son infanterie s'élança sur les retranchemens, deux fois elle fut repoussée: enfin une charge de cavalerie lui frayant un chemin sanglant, elle s'y précipita; les impériaux plièrent et abandonnèrent le village d'Oberwinde. Alors un combat furieux, où s'engagèrent successivement la droite et le centre des Français et toute l'armée ennemie, s'ouvrit sur le mamelon et dans le village de Neerwinde, pris et repris trois fois; ils restèrent à la nuit au pouvoir des impériaux. Cependant Miranda n'ayant même pu remplir la tâche passive qui lui était imposée, avait lâché pied et s'était replié en désordre à Tirlemont. Son impéritie livrait à Cobourg la trouée d'Orsmael, et s'il eût été moins préoccupé de l'attaque de Neerwinde, il eût pu, en débouchant par la chaussée, rendre très périlleuse la situation de Dumouriez. Celui-ci mit à profit la nuit pour prévenir un immense désastre. Rallier les divisions éparses de Miranda, les renforcer d'une partie du centre, les rétablir sur la petite Geete, repasser cette rivière et reprendre les positions qu'on occupait avant la bataille: telles furent les opérations qui employèrent la journée du 19 et qui se firent avec un aplomb remarquable. Mais l'effet moral produit par un moment de succès était détruit; la désertion se mit de nouveau dans l'armée déjà affaiblie par la perte de 7 à 8000 tués, blessés ou prisonniers, et il devint impossible d'arrêter la retraite qui s'opéra sur tous les points. Le détachement de Diest prit poste à Malines pour lier le corps principal à l'armée d'Anvers. La division Neuilly se retira par Jodoigne afin d'occuper Nivelles et Mont-Saint-Jean, et de couper la route de Charleroi à Bruxelles. D'Harville défendait Namur, unique appui de l'armée sur la Meuse; enfin Du-

Dumouriez se chargeait de conserver Louvain. Mais pendant que ses troupes se disloquaient pour couvrir à-la-fois toutes les avenues de Bruxelles, Beaulieu détaché de l'électorat de Trèves, marchait à l'attaque de Namur, et Cobourg comptant sur sa coopération, s'avancait en deux redoutables colonnes contre Malines et Louvain. Devant cette dernière ville, Dumouriez tint pendant quarante-huit heures la colonne que le général ennemi conduisait en personne; mais enfin craignant d'être tourné par la seconde, il continua à rétrograder, traversa Bruxelles et s'établit à Ath. Neuilly se replia sur Mons. Pendant ce temps, Beaulieu chassa de Namur d'Harville qui se réfugia sous les murs de Givet. Neuilly dont la droite était découverte, regagna la frontière. D'un autre côté, l'armée de Hollande après s'être réunie à Anvers, quitta cette ville en remontant précipitamment l'Escaut et la Lys. Dumouriez entraîné fut contraint de se retirer à Condé.

Ces évènements et les désastres des autres armées détruisaient le crédit de la Gironde. Déjà les premiers bataillons de la levée de 300,000 hommes avaient réclamé des garanties contre les ennemis intérieurs, et *la Montagne* avait obtenu l'établissement d'un tribunal révolutionnaire. Les affiliés des clubs remplissaient les administrations des armées, et les sentimens de Dumouriez n'avaient point échappé à leur inquiète surveillance. Trois envoyés des sociétés populaires se rendirent à son quartier général; il les admit et ne craignit pas d'éclater en leur présence : « La république, s'écria-t-il, c'est un vain mot; j'y ai cru trois jours. Depuis Jemmapes j'ai regretté tous les succès que j'ai obtenus pour une aussi mauvaise cause. Il n'y a qu'un moyen de sauver la patrie; c'est de rétablir la constitution de 1791 et un roi. »

Ils étaient, en effet, les desseins de Dumouriez; il les avait communiqués aux généraux étrangers, et dans ses conférences secrètes avec Mack, chef d'état-major de Cobourg, il avait proposé de marcher sur Paris et de renverser la Convention pendant que l'armée coalisée resterait à la frontière, couverte par quelques places fortes qu'il lui promettait pour garantie. La témérité de ses explications attira dans son camp le ministre de la guerre Beurnonville et quatre députés de l'assemblée, qui lui notifièrent avec sa destitution, l'ordre de se rendre à Paris. Il n'y avait plus à reculer; il fit arrêter le ministre et les commissaires, et tenta de soulever l'armée. Mais sa popularité tenait au but qu'on lui supposait, elle s'évanouit lorsqu'il se dévoila; forcé de s'exiler, il alla demander un asile sous les tentes de l'ennemi.

II.

OPÉRATIONS DES PRUSSIENS SUR LE RHIN.

Combat de Stromberg (17 mars).—Prise de Bingen (27).—Retraite de Custines dans les lignes de Weissenbourg (30).

Custines n'était pas plus heureux : rangé avec 40 à 50,000 hommes dans le coude que forme le Rhin au-dessus de Bingen, son front couvert par Mayence et ses extrémités appuyant au fleuve, il fut assailli à gauche par Brunswick, à droite, par une nouvelle armée impériale commandée par Wurmser et concentrée à Mannheim, total 80,000 hommes. Les Prussiens ayant jeté un pont à Rheinfels, l'action s'engagea sur les bords de la Nahe. Stromberg pris et repris restait enfin aux Français, lorsque Hohenlohe ayant donné le change à Ligniville, alors général en chef de l'armée de la Moselle, traversa la Nahe et occupa Meissenheim. Cette diversion favorisa l'attaque des Prussiens qui forcèrent toutes les positions et s'emparèrent de Bingen.

Custines détaché du Rhin par sa gauche et menacé à revers par Hohenlohe, se retira d'abord à Alzey, où il essaya de tenir ferme pour rallier les troupes renfermées dans Mayence et reprendre l'offensive; mais déjà les Prussiens, débouchant de Bingen, s'étaient portés sur cette place où ils refoulèrent les divisions qui manœuvraient pour en sortir. En même temps Wurmser menaçait le pont de Mannheim. Custines perdit donc à-la-fois, l'espoir de rassembler son armée et de couvrir Mayence, et de peur d'être lui-même enveloppé, il se réfugia précipitamment sous le canon de Landau.

A peine un mois s'était écoulé depuis l'ouverture de la campagne et les deux armées principales entamées par les combats, réduites par la désertion étaient rentrées sur la frontière. Le territoire ne fut un moment préservé que par une courte trêve, obtenue au nord, moyennant la cession de la citadelle d'Anvers et des places du Brabant-Hollandais, et par la résolution que prit le roi de Prusse de ne point s'avancer en Alsace avant d'avoir emporté Mayence.

III.

INSURRECTION DE LA VENDÉE (10 MARS). PRISE DE CHOLLET (14). DE NOIR-MOUTIER (18).

Combat sur le Lay (19).—Première expédition en Vendée.—Marche de Boulard (du 7 au 23 avril).—Combat de Saint-Pierre-de-Chemillé (11).—Retraite des Vendéens.—Reprise de Chollet (13 à 17).—Combat des Aubiers (18).—Retraite de Berruyer (19 avril au 3 mai).—Marche de Beysser (fin d'avril).—Prise de Thouars (5 mai).—Première bataille de Fontenay (16).—Deuxième bataille de Fontenay (25).

Ce n'était pas tout : 40,000 Austro-Sardes s'apprêtaient à descendre des Alpes en Savoie et dans le comté de Nice. 45,000 Espagnols se réunissaient au pied des Pyrénées; et à l'intérieur, une formidable insurrection éclatait à quatre-vingts lieues de Paris.

Près de l'embouchure de la Loire se trouve une contrée singulière qui faisait partie de l'Anjou, du Poitou et du comté Nantais, et, depuis la nouvelle division de la France, des départemens de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, de la Vendée et des Deux-Sèvres; on l'appelait le Bocage, et la guerre civile lui a laissé le nom de Vendée. (1)

Un labyrinthe de collines entourées de rivières qui versent leurs eaux dans ce fleuve ou directement dans la mer; des plateaux incultes, couverts de genêts d'une riche végétation; des pâturages, plantés d'arbres, bordés de haies vives et de barrières, forment ce pays à part. Circoscrit par le Thoué, la Loire, la mer jusqu'à Saint-Gilles et un arc de cercle qui rejoindrait le Thoué en passant par la Chataigneraye, à peine avait-il quelques points de contact avec les provinces voisines. Une seule route, celle de Nantes à la Rochelle existait au moment de l'insurrection, Celle de Saumur à la Roche-sur-Yon (Bourbon-Vendée) était tracée, mais inachevée; les autres communications n'étaient que de mauvais chemins de traverse, sombres défilés, bordés de haies épaisses qui les recouvraient en voûte.

Là, vivait une population nombreuse éloignée de plusieurs centaines d'années de la France du XVIII^e siècle; elle s'était arrêtée à ce degré de

(1) Voir la troisième carte.

civilisation que ses mœurs naïves feraient sans doute regretter, si l'histoire de tous les temps ne les montrait inséparables du plus aveugle fanatisme. Les Vendéens avaient été successivement exaltés par toutes sortes de circonstances contre les progrès de la révolution. Leur foi vive et simple s'était révoltée contre la constitution civile du clergé. Des relations cordiales avec les seigneurs de paroisse, les associaient au ressentiment de la noblesse; enfin loin de partager l'entraînement général en faveur des réformes politiques, ils s'en étaient effrayés d'abord, puis irrités à mesure qu'elles atteignaient les objets de leurs affections. Dès long-temps on pouvait les regarder comme le premier instrument d'une réaction intérieure, et les partisans de l'ancien régime n'avaient rien négligé depuis quatre ans pour les préparer à la révolte. Cependant vingt-et-une villes ou bourgades disséminées dans le pays, ayant pris parti pour les assemblées, avaient jusqu'alors rendu impossible un mouvement général; il fallait que quelque provocation nouvelle déterminât l'explosion. La levée des 300,000 hommes alluma l'incendie, qui s'étendit en un moment d'une extrémité à l'autre d'un pays aussi propre à la guerre civile, tant par sa configuration topographique que par les dispositions des habitans. Dans toutes les communes on se refusa au tirage, le tocsin appela les miliciens aux armes et deux grands rassemblemens se formèrent, l'un dans la Haute-Vendée vers Saint-Florent, l'autre dans la Basse-Vendée à Challans. Cathelineau, voiturier des environs de Beaupréau, Stofflet, garde-chasse de Maulevrier, se mirent à la tête des insurgés de Saint-Florent; ils ne tardèrent pas à être secondés par Bonchamps et d'Elbée, anciens officiers subalternes. Bientôt 30,000 hommes sous leurs ordres occupèrent Saint-Florent, Jallais, Chemillé et enfin Chollet. Les détachemens des garnisons de Rennes et de la Rochelle cantonnés dans le Bocage, furent désarmés, et abandonnèrent à l'insurrection de l'artillerie et des munitions.

D'un autre côté, le rassemblement de Challans, commandé par Charette, s'empara de Machecoul, du Pornic et de l'île de Noirmoutiers. Ces succès entraînèrent la Vendée centrale; il ne resta plus aux autorités républicaines que la haute vallée du Layon et celle du Thoué.

Verteuil et Labourdonnaye commandaient à cette époque les divisions territoriales. Le premier mit en mouvement une colonne de 500 hommes pour dégager la route de La Rochelle à Nantes et ouvrir la communication avec son collègue. Elle pénétra par Luçon jusqu'à Chantonay; mais à chaque pas le nombre des assaillans augmentait, et ne résista point à la tactique qui fit long-temps le succès des insurgés. Ils se glissaient en silence le long des haies qui bordent toutes les routes, et quand ils avaient enveloppé les colonnes républicaines, ils poussaient de grands

cris, et faisaient feu à bout portant en tête, en queue et sur les flancs. Des troupes aguerries pouvaient seules tenir à ce genre d'attaque.

L'impossibilité d'ouvrir la communication entre Verteuil et Labourdonnaye décida le gouvernement à confier au général Berruyer le commandement des troupes rassemblées sur la Loire. 3000 hommes de troupes réglées et 11,000 gardes nationaux levés à la hâte, étaient répartis depuis Ancenis jusqu'à Bressuire, sous les ordres des généraux Duhoux, Leygonnier, Quétineau et Gauvilliers. Pour une battue, ces ressources pouvaient suffire : elles étaient insignifiantes contre l'insurrection dont au reste on ne connaissait pas encore la portée. A tout hasard, Berruyer donna l'ordre de pénétrer par toutes les routes ; son attaque fut secondée par Canclaux qui déboucha avec 3000 hommes de Nantes, et par Dayat, Chalboz et Boulard de l'armée de La Rochelle qui débouchèrent par les Sables, Chantonay et la Chataigneraye avec 5200 hommes.

Boulard commença le mouvement : sorti des sables d'Olonne, il débaya la vallée de l'Auzance, s'établit, l'épée à la main, à Saint-Gilles et à Challans, et repoussa les insurgés jusqu'à La Garnache. La côte était dégagée et il s'appretait à reprendre l'île de Noirmoutiers : mais au bruit de ses pas, la Vendée centrale se leva en masse. Les chefs de Royrand et Sapi naud à la tête de 12,000 hommes, tinrent en échec Chalboz à la Chataigneraye et Dayat à Chantonay. La position importante des Sables étant compromise, Boulard arrêta sa marche jusqu'alors heureuse et revint prendre poste à la Motte-Achard.

D'un autre côté, Berruyer s'avancait en cinq colonnes dans la haute Vendée. Celle qu'il conduisait en personne (1500) partie de Saint-Lambert arriva en même temps que Duhoux (1000) venant de la Samelière devant Saint-Pierre-de-Chemillé. Un vif combat livra aux républicains le village jusqu'à l'église dont les insurgés étaient encore maîtres à l'entrée de la nuit. Cette résistance et l'incertitude du succès des autres colonnes engagèrent le général en chef à se replier à Saint-Lambert. Mais ses lieutenans avaient partout réussi. Gauvilliers (1500) avait passé la Loire et était entré dans Saint-Florent. Leygonnier (5000) s'était emparé de Coron à la suite d'un violent engagement, et Quétineau avait sans obstacle pris position aux Aubiers avec 5000 hommes.

Les chefs vendéens menacés sur leurs flancs, évacuèrent Chollet et se retirèrent découragés au-delà de la Sèvre Nantaise. Berruyer reprit sa marche offensive, fit à Nuillé sa jonction avec Leygonnier, et tandis que Gauvilliers entrait dans Beaupréau, il délivra Chollet.

Tout allait bien en apparence ; pour frapper au cœur les rassemblemens qui fléchissaient, on n'avait plus qu'à pousser jusqu'à la Sèvre ; mais le terrain manquait sous les pas des colonnes républicaines. A l'appro-

che de Quétineau, les communes qui entourent Châtillon se soulevèrent; elles mirent à leur tête, le jeune Larochejacquelin qui leur fit cette noble harangue en les menant au combat: « Si j'avance, suivez-moi; si je recule tuez-moi; si je succombe, vengez-moi. » 12,000 paysans tombèrent avec fureur sur le cantonnement des Aubiers; les troupes entraînées par ce choc imprévu s'enfuirent jusqu'à Bressuire.

Après ce brillant succès, Larochejacquelin courut aux autres chefs réunis à Tiffauge, il leur porta les armes et les munitions dont il venait de s'emparer et les décida à reprendre l'attaque. Animés par ses discours et son exemple, ils marchent sur Chollet et l'enlèvent; ils dispersent à Vihiers la colonne de Leygonnier et rejettent au-delà de la Loire et du Thoué Berruyer et ses lieutenans. Enfin un nouveau chef, Lescure, insurge les environs de Bressuire, entre de vive force dans la ville et chasse Quétineau jusqu'à Thouars.

A l'ouest, Beysser était sorti de Nantes et avait ouvert la communication avec Boulard. L'apparition d'une flottille française leur avait facilité la reprise de Noirmoutiers, et ils étaient aux prises avec Charette autour de Légé, lorsque la nouvelle des désastres de Berruyer les fit rentrer dans leurs positions.

A la suite de ces succès, la Vendée reçut une sorte d'organisation militaire et politique. La première, seule, est de notre sujet. Charette conserva le commandement du Marais; il pouvait rassembler 15 à 20,000 hommes, et il avait à contenir les troupes républicaines des Sables et de Nantes.

De Royrand et Sapinaud, avec 12 ou 15,000 hommes, occupaient Montaigu et couvraient la grande route de Nantes à La Rochelle; la grande armée catholique, ou armée d'Anjou, sous Cathelineau, Stofflet, Bonchamps et d'Elbée, observait les rives de la Loire et les débouchés d'Angers et de Saumur; enfin l'armée du Poitou, commandée par Lescure et Larochejacquelin, interceptait les avenues de Poitiers et de Niort: ces deux derniers corps s'élevèrent un moment jusqu'à 60,000 hommes.

Toutes les dispositions étaient défensives, car le but des insurgés était de se soustraire aux décrets de la Convention et d'interdire l'accès de leur pays. Les chefs avaient d'autres vues, mais les moyens matériels manquaient, et leur influence ne s'étendait pas jusqu'à transformer en corps d'invasion des milices informes, dont le premier mobile était l'amour de leurs foyers. Dès qu'une expédition était terminée, il n'était possible de rien retenir autour du drapeau, que des cadres incomplets; mais dès qu'une attaque était signalée, le tocsin appelait aux armes les combattans qui accouraient en foule aux lieux de rendez-vous.

Toutefois, les victoires de Vihiers, des Aubiers et de Bressuire avaient imprimé un élan dont on profita pour charger à fond les colonnes répu-

blicaines. Toutes les bandes de l'Anjou et du Poitou se ruèrent par Argenton et Bressuire, à la poursuite de Quélineau; celui-ci avait rangé ses 3 à 4000 hommes sur le Thoué, s'appuyant à la vieille enceinte de Thouars. Il opposa d'abord une vive résistance; mais les assaillans, au nombre de 30 à 40,000, exaltés par leurs succès et par l'exemple de leurs chefs, s'élançèrent dans la rivière et gravirent à l'autre rive. Déjà, ils escaladaient les murailles de la ville, quand on capitula.

Maîtres de Thouars, les Vendéens n'avaient plus, pour dégager le Bocage, qu'à détruire les brigades de Chalboz et Dayat, qui se maintenaient à la Chataigneraye, fortes de 6000 hommes. On se rabattit sur elles, on les poussa jusqu'à Fontenay, et comme elles se rangeaient en bataille, on n'hésita pas à les attaquer. Mais, pour la première fois, on combattait en plaine; la seule tactique que l'on connût n'était plus applicable et, malgré l'immense supériorité du nombre, l'armée insurgée, chargée en flanc et à dos par une cavalerie exercée, éprouva une déroute complète; elle fuit, laissant quelques centaines de morts et abandonnant ses bagages et son artillerie.

Les chefs la rallièrent à Parthenay, n'eurent point de peine à la faire revenir de sa surprise, à la ramener à la charge, irritée de sa défaite et résolue à se venger. Le plus grand nombre manquaient de munitions : en voilà, disaient les officiers, montrant leurs adversaires. On se précipite, on enlève l'artillerie, on culbute en un moment la colonne républicaine, qui fuit jusqu'à Niort. Les Vendéens trouvèrent à Fontenay d'immenses ressources. Ils prirent sur le champ de bataille 42 pièces de canon; mais, après leur victoire, ils se dispersèrent, et les généraux se rendirent à Châtillon, qui devint le centre de leur administration.

IV.

Suite des opérations sur la frontière du Nord.—Combat de Quiévrain (30 avril).—De Raismes (8 mai).—De Roncq (23).—Combats d'Anzin et Marly (24-26).—Prise de Furnes (31).—Capitulation de Condé (10 juillet).—De Valenciennes (28).—Attaque du camp de César (7 et 8 août).—Combat de Linselles (18 août).—Blocus de Dunkerque (fin d'août).

Cependant les Anglais, les Hanovriens et les Hollandais, sous le

prince d'Orange et le duc d'York, étaient entrés en ligne. Mais les chefs de la coalition, réunis à Anvers, avaient perdu près d'un mois à concerter leur plan de campagne et le partage des provinces qu'ils projetaient d'enlever à la France. Leur circonspection laissa respirer le gouvernement partout assailli, et donna le temps d'organiser les nouvelles levées. Elle tenait à diverses causes : sur le Rhin, la Prusse, préoccupée du dernier partage de la Pologne, ne put renforcer ses armées et se borna au siège de Mayence, dont elle commença l'investissement par l'occupation de Landstuhl, Kaiserslautern, Neustadt et Spire; au nord, Cobourg fut chargé du principal effort : l'expérience de l'année précédente avait montré combien il est périlleux de s'aventurer en France, à moins de s'appuyer sur une forte base; or, la frontière belge était ouverte, et celle du département du Nord, hérissée de forteresses; il était donc conduit à débiter par une guerre de sièges.

Son armée se déploya en un vaste cordon, de la mer à la Moselle. A droite, les Hollandais et le duc d'York (51,800 hommes) se rangèrent entre Furnes et Courtray, pour menacer Lille et prendre Dunkerque, prix de l'intervention effective des troupes anglaises. Au centre, Cobourg (70,000 hommes), se liant avec la droite par le corps prussien de Knobelsdorf, campé à Tournay, pénétra dans l'angle formé par la Sambre et l'Escaut, afin d'ouvrir la route de Paris par Valenciennes, Landrecies et Guise, et de s'emparer, pour servir de base à l'invasion, des places de Condé, Valenciennes, Lequesnoy, Landrecies et Maubeuge. Enfin, à gauche, Beaulieu (15 à 20,000) occupa Namur et le Luxembourg pour surveiller les Ardennes.

A ces forces immenses, la Convention n'opposait, outre les garnisons des places et la faible armée des Ardennes, que 40,000 hommes réunis, depuis la fuite de Dumouriez, sous le commandement de Dampierre et répartis dans les camps de Cassel, de la Madeleine, de Famars et de Maubeuge; mais les renforts arrivaient de toutes parts.

Cobourg entra en opération par l'investissement de Condé. Il prit position sur la Scarpe, puis à Raismes et à Quiévrain, de manière à contenir à-la-fois les camps sous Lille et Valenciennes.

Dampierre tenta deux fois de secourir la ville assiégée. Il sortit de Famars et marcha sur Quiévrain, tandis que Lamarlière, débouchant de Lille, attaquait Saint-Amand. L'action s'engagea d'abord avec vigueur; mais les impériaux défendirent victorieusement Quiévrain, et les généraux français furent contraints à rentrer dans leurs camps, affaiblis de la perte de 2000 hommes.

Le résultat de la seconde affaire fut plus funeste. Lamarlière et Dampierre entreprirent d'ouvrir entre eux la communication par la route de

Valenciennes à Lille; le premier pénétra dans Saint-Amand, le second emporta Raismes; mais, au-delà de ce village, il ne put forcer les impériaux retranchés dans les bois. En dirigeant l'attaque, il reçut une blessure mortelle et ses soldats regagnèrent en désordre leur camp. Lamarlière fut encore une fois forcé de se replier sur Lille. On avait perdu 2500 hommes.

Ces deux combats et l'inaction de la gauche des Français indiquaient assez leur faiblesse. Cobourg s'enhardit à pousser en avant. Occuper Lamarlière par une fausse attaque sur Lille, placer York à la rive droite de la Scarpe, enlever tour-à-tour les faubourgs de Valenciennes, investir cette place et faire reculer les troupes du camp de Famars, telles furent ses dispositions et elles réussirent.

Le prince d'Orange et Knobelsdorf débouchèrent de Menin et Tour-nay, livrèrent à Lamarlière, vers Roncq et Turcoing, un combat qu'il soutint glorieusement, mais sans résultat; pendant ce temps, York vint se poster entre la Scarpe et Valenciennes; alors Cobourg put disposer de toutes ses forces pour chasser les troupes républicaines, d'abord d'Auzin, puis de Marly. Le camp de Famars, dominé de tous points, n'étant plus tenable, l'armée commandée provisoirement par Lamarche se retira dans le camp de César, entre Bouchain et Cambrai.

On était réduit à chercher des positions défensives; Cobourg, maître d'assiéger à-la-fois Valenciennes et Condé, chargea le duc d'York d'ouvrir la tranchée devant la première de ces villes, et Clerfayt de bloquer étroitement la seconde. Lui-même s'établit à Raismes, occupant les rives de la Scarpe et de l'Escaut, et tenant ainsi en respect Lamarche et Lamarlière.

A peu de jours de là, ces revers reçurent une faible compensation par la prise de Furnes, dont s'emparèrent les troupes du camp de Cassel, encouragées par le départ du duc d'York à prendre l'offensive. Mais, partout ailleurs, des coups accablans ébranlaient sans relâche la république naissante.

Ce fut alors que la révolution du 31 mai renversa *la Gironde* et fit passer le pouvoir entre les mains de *la Montagne*. Le parti vainqueur n'avait point encore de représentans dans les premiers grades de l'armée, et il fut obligé de confier le commandement à des généraux déjà illustrés. Depuis la défection de Dumouriez, Custines était au premier rang; il fut appelé à l'armée du Nord. Mais il n'existait point d'unité de vues entre ce général et les hommes exaltés que le mouvement populaire avait placés à la tête des affaires. Les ressources lui manquèrent, et il ne trouva point dans ses passions ces inspirations qui en tiennent lieu. Il resta immobile à son quartier général de Cambrai, pendant que Condé était bloqué et que le canon anglais battait en brèche Valenciennes.

Ces deux places succombèrent. Condé capitula lorsque sa garnison (4000) eut épuisé toutes ses subsistances. Valenciennes, après sept semaines de tranchée ouverte, après l'incendie de ses églises, de l'arsenal, de 5 à 600 maisons, après avoir fait essuyer à l'ennemi une perte de 15 à 20,000 hommes, se rendit au duc d'York, et la garnison, réduite à 7000 hommes, fut libre de rentrer en France, à la condition de ne point combattre avant un an les armées coalisées.

Avant de se séparer, les forces que le siège avait réunies firent l'essai d'un coup de main sur le camp de César et sur Cambrai. Le camp, assis au confluent de l'Escaut et du canal de la Sensée, renfermait 18 à 20,000 hommes et le quartier général de Kilmaine, qui remplaçait provisoirement Custines destitué.

Enlever à-la-fois le général en chef et le plus fort noyau de troupes tenant la campagne, c'était frapper au cœur l'armée républicaine encore accablée du poids de ses désastres, c'était s'ouvrir la route de Paris.

Le duc d'York tourna Cambrai pour prendre le camp à revers, pendant que Cobourg remontait les deux rives de l'Escaut pour attaquer de front et par la droite. Cette manœuvre était bien conçue; mais elle s'exécuta mal : on laissa à Kilmaine le temps de se reconnaître. Aux premiers coups de feu, il évacua ses positions, et, à la suite d'un léger engagement d'arrière-garde, à Marquion, il mit entre ses adversaires et lui, d'abord la Sensée, puis la Scarpe, et il plaça son camp à Gaverelle, entre Arras et Douai.

Cette retraite habile le reportait sur les derrières des ennemis. Le poursuivre, c'était s'aventurer dans le labyrinthe de places dont le nord est hérissé. Marcher sur Paris, en masquant à-la-fois Cambrai, Bouchain, Arras et l'armée, c'était un de ces mouvemens hardis qui, depuis, ont réussi, mais dont le secret n'était pas encore révélé. Les impériaux se bornèrent à insulter les places de la Somme et à faire autour de Cambrai un simulacre de siège à l'appui d'une sommation qui ne produisit point d'effet. Après quoi ils se concentrèrent au nombre de près de 100,000 à Bavay et commencèrent l'investissement du Quesnoy. Le duc d'York se dirigea sur Menin par Marchiennes.

Quelques changemens furent apportés dans les dispositions des coalisés. Les impériaux de Beaulieu et d'Alvinzy passèrent à la droite et remplacèrent Knobelsdorf rappelé à l'armée de Brunswick. Le duc d'York se trouva dès-lors à la tête de près de 60,000 hommes.

L'armée française, forte de 70 à 80,000 hommes était ainsi répartie ; la droite gardait la Sambre et se liait par le camp de Maubeuge à l'armée des Ardennes (20 à 25,000) ; le centre occupait le camp de Gaverelle,

les places de Douai, Cambrai et Bouchain; la gauche s'était maintenue à Cassel, à Gyvelde et au camp de la Madeleine sous Lille.

York tourna lentement autour de cette dernière ville, espérant dérober sa marche aux généraux français et surprendre Dunkerque. Il laissa Beaulieu à Cysoing pour maintenir ses communications avec Coubourg. Arrivé à Menin, il fit attaquer par le prince d'Orange le camp de la Madeleine. Un vif combat s'engagea et livra aux Hollandais le village de Linselles et les hameaux qui en dépendent. Ces démonstrations indiquaient le projet d'investir Lille. Cependant Alvinzy, par Ypres et Furnes pour attaquer Gyvelde, et York par Poperinghe, pour tourner le camp de Cassel, s'avançaient sur Dunkerque; mais les troupes de Gyvelde et de Cassel ne prirent point le change: à l'arrivée des ennemis, elles étaient déjà sous le canon de la place, dont toutefois elles ne purent empêcher l'investissement. La tranchée s'ouvrit sous la protection des corps hessois et hanovriens de Freytag et Walmoden qui prirent position sur l'Yser à Wormhout et Rexpoède.

V.

Suite des opérations sur le Rhin et dans les Vosges.—Occupation d'Arlon (9 juin).—D'Hombourg, Deux-Ponts (19-22).—Capitulation de Mayence (22 juillet).—Blocus de Landau.—Perte de Pirmasens (1^{er} septembre).—De Bondenthal (10).—Combats de Pirmasens et Bondenthal (12-14).—Perte des lignes de Wissembourg (13 octobre).

Beauharnais avait été nommé général en chef de l'armée du Rhin en remplacement de Custines. Son premier soin fut de faire quelques démonstrations pour troubler le siège de Mayence. Il commença à donner à Delaage, qui commandait l'armée de la Moselle, l'ordre de s'emparer d'Arlon, espérant attirer dans le Luxembourg Brunswick ou Wurmser, et profiter de cette division pour pénétrer dans le Palatinat. Arlon fut occupé, mais ni Wurmser ni Brunswick ne s'en émurent. Beaulieu se détacha de la Meuse pour reprendre la position perdue et le mouvement de Beauharnais eut

pour seul résultat de le rendre maître d'Hombourg, et de renouer, par Pirmasens et Deux-Ponts, la communication interrompue entre les armées du Rhin et de la Moselle : il fallut renoncer à dégager Mayence.

Cette grande forteresse, défendue par une garnison de 22,000 hommes, fut d'abord investie par le feld-maréchal prussien Kalkreuth, soutenu par Brunswick et Wurmser qui contenaient les armées du Rhin et de la Moselle. Le corps de siège fut successivement porté jusqu'à 70,000 hommes commandés par le roi de Prusse en personne; alors la tranchée s'ouvrit. Des prodiges de valeur et de constance signalèrent la défense : les généraux Doyré, Meunier, Kleber, Aubert-Dubayet et les représentants Rewbell et Merlin (de Thionville) s'immortalisèrent en la dirigeant. Un tiers des maisons écrasé, les magasins incendiés, la garnison en proie à la plus horrible famine ne décidèrent point à capituler. Enfin les deux conventionnels perdant tout espoir d'être secourus, entrèrent en négociation dans le but de disposer le roi de Prusse à la paix par la reddition d'une place qu'il avait juré de reprendre. La capitulation fut signée le 22, la garnison réduite à 17,000 hommes sortit avec les honneurs de la guerre; elle s'était seulement engagée à ne point combattre avant un an les armées coalisées; on la transporta en Vendée, et le roi, avec la majeure partie du corps de siège se rendit en Pologne.

Après la prise de Mayence, Beauharnais fut rappelé et les coalisés se disposèrent à bloquer Landau. Cette opération présentait de sérieuses difficultés; la place est située au pied du versant oriental des Vosges sur la Queich, torrent qui s'en échappe et court en ligne droite au Rhin; elle est ainsi protégée par ce grand fleuve et par les aspérités de cette chaîne de montagnes; ce n'est pas tout, la Sarre en côtoie le revers occidental. Or l'armée du Rhin bordant la Queich, et l'armée de la Moselle, la Sarre il suffisait d'un corps posté sur la crête des Vosges à Hornbach et Pirmasens, pour lier toutes les forces républicaines et faciliter les manœuvres qu'elles exécuteraient sur les deux versans des Vosges. Pour atteindre Landau, il fallait donc se ranger en potence, contenir l'armée de la Moselle et faire reculer celle du Rhin. Mais après la Queich, on trouve la Lauter, puis la Moder, puis la Zorn toutes lignes parallèles fortifiées par l'art et la nature.

Les coalisés disposèrent ainsi leurs forces : l'armée de Brunswick, cette armée qui devait l'année précédente pénétrer jusqu'à Paris, s'établit sur le versant occidental; le prince de Hohenlohe prit position au sommet de la chaîne, Wurmser se déploya dans la plaine entre les montagnes et le Rhin.

Leurs premières manœuvres eurent pour effet de replier sur Hornbach le corps des Vosges, et de les mettre en possession de Pirmasens. Dès-lors, l'armée du Rhin, débordée sur la rive gauche de la Queich, se renferma

dans les célèbres lignes de Weissembourg. Mais au moyen des camps de Bondenthal et de Nothweiler, elle dominait l'espace entre la Lauter et la Queich, et elle s'opposait à un investissement complet de Landau. Le premier soin de Wurmser fut de s'emparer de cette clef du système défensif, et cette fois la trahison le seconda : 4000 impériaux, engagés dans les défilés des Vosges, se présentèrent devant les camps français. D'Arlande, qui commandait le camp de Nothweiler, passa dans leurs rangs, et leur indiquant les points vulnérables des positions qu'il avait juré de défendre, il y entra à leur tête. Les généraux républicains indignés, accoururent pour recouvrer leurs retranchemens, mais ils furent repoussés. A deux jours de là, les deux armées concertèrent une attaque simultanée contre Pirmasens et Bondenthal. La gauche de l'armée du Rhin, soutenue par une démonstration de toute la ligne, rentra dans le camp de Nothweiler; mais l'armée de la Moselle échoua devant les escarpemens de Pirmasens. Ecrasée d'abord par une artillerie formidable, elle revint obstinément à la charge et ne vida le champ de bataille qu'après avoir perdu 3 à 4000 hommes.

Après leur victoire, les généraux ennemis bloquèrent Landau, sans pouvoir l'assiéger. Leurs forces réunies suffisaient à peine à contenir dans leurs positions les deux armées françaises qui communiquaient par Lembach, Bitche, et Hornbach. Après de longues hésitations, et avoir tenté sans succès de faire diversion au midi de l'Alsace, en jetant quelques troupes sur la rive gauche du Rhin, ils se décidèrent à attaquer les lignes de Weissembourg. 45,000 hommes les défendaient soutenus par 25,000 hommes campés sur la Sarre. On venait d'imaginer de mettre toutes ces forces sous un même commandement, et on en avait investi Carlen, officier jusqu'alors inconnu, dont le nom ne fit qu'apparaître pour être signalé par une défaite.

Brunswick commença par mettre en mouvement sa droite vers Hombourg et Deux-Ponts. Lorsqu'il eut attiré l'attention de l'armée de la Moselle, il déboucha de Pirmasens avec 10,000 hommes, poussant sur Bitche le corps des Vosges; puis s'élançant dans l'intervalle qu'il venait d'ouvrir, il descendit les monts entre Bitche et Lembach et se jeta en arrière de la gauche des lignes. Dans le même temps, le prince de Waldeck, lieutenant de Wurmser, ayant surpris pendant la nuit le passage du Rhin, s'empara de la ville de Selz et donna au feld-maréchal le signal d'une attaque générale. Les impériaux se ruèrent avec impétuosité sur les retranchemens, et un combat acharné s'engagea sur tous les points; mais la défense manquait d'ensemble, et malgré l'échec de Waldeck qui fut rejeté au-delà du Rhin, l'ennemi força les lignes à Saint-Remi et à Lauterbourg; enfin l'apparition de Brunswick derrière la gauche, entraîna la

retraite de l'armée française; elle essaya de s'arrêter sur la Moder, mais Wurmser la poursuivit jusqu'à la Zorn où elle se reforma, tandis que les Prussiens cherchèrent vainement à s'emparer de Bitche par surprise afin de mieux couvrir leurs quartiers d'hiver.

VI.

SUITE DES OPÉRATIONS SUR LA FRONTIÈRE D'ITALIE.

Combats dans le comté de Nice (avril, juin).—Siège de Lyon (8 août).—Invasion de la Savoie (14 août).—Occupation de Toulon par l'ennemi (28).—Combat d'Epierre (10 septembre).—De Gilette (18 octobre).—Prise de Lyon (9 octobre).—De Toulon (28 octobre).

La Savoie, défendue par l'armée des Alpes sous Kellermann, resta longtemps intacte. Dans le comté de Nice, on se disputa la position de Sospel qui finit par tomber au pouvoir de l'armée d'Italie commandée alors par Brunet; on se disputa ensuite le camp de Saorgio que les républicains attaquèrent sans succès les 8 et 12 juin.

Lorsque les grandes villes du midi eurent pris parti pour la Gironde, les coalisés se montrèrent plus menaçans. Les rassemblemens insurgés de la rive gauche du Rhône furent aisément dispersés. Mais Lyon se révolta et commença à soutenir un siège de déplorable mémoire, mais Toulon se livra aux Anglais. Ces appuis intérieurs encouragèrent les armées ennemies à déboucher de leurs lignes.

Dès les premiers jours d'août le marquis de Montferrat, l'un des fils du roi, s'était posté avec 25,000 hommes à l'entrée des cols du Mont-Cenis et du petit Saint-Bernard; aussitôt qu'il sut que l'armée des Alpes marchait sur Lyon, il donna l'ordre de se porter en avant, et il envahit les trois grandes vallées de la Savoie; mais avant que ses colonnes eussent opéré leur jonction, Kellermann accourut de Lyon, et, avec 12,000 gardes nationaux réunis à la hâte, occupa, de Conflans à Gresy,

l'espace où elles devaient se réunir. Montferrat, arrivé avec le centre à Moutiers, trouvant Conflans fortement défendu, se jeta par le col de la Madeleine sur sa gauche, qui avait dépassé Saint-Jean. Il espérait ainsi déborder la droite de son adversaire; mais Kellermann le prévint en se lançant hardiment sur les rives de l'Arcq. A Épierre, il offrit la bataille qui s'engagea vivement au fond de la vallée. La victoire fut promptement décidée : une batterie française, hissée à bras sur des rochers à peine accessibles, jeta inopinément l'épouvante dans les rangs piémontais. Ils se rompirent et se replièrent, la gauche à Saint-Michel, le centre dans la Tarentaise où Kellermann le poursuivit. Battu à Moutiers chassé de Saint-Maurice, il repassa le Saint-Bernard; les deux autres colonnes n'eurent plus qu'à suivre son mouvement et à se retirer au-delà des monts.

Dans le comté de Nice, le cabinet de Vienne fournit aux Piémontais une division auxiliaire et un général en chef, De Vins. Ainsi renforcés, ils firent une sortie générale des lignes de Saorgio. L'armée française, commandée par Dugommier, évacua Belveder et Vesubia. Les impériaux suivirent l'ouverture et se portèrent sur l'Esteron pour tourner par leur gauche les positions de Dugommier. Mais, au lieu de se concentrer pour cette manœuvre, ils ne réunirent que 4000 hommes, et Dugommier, qui sentait les conséquences d'un succès, se porta en forces à Gilette, les attendit et les repoussa sur tous les points. Les coalisés n'ayant pu saisir l'offensive, le siège des deux villes françaises ne fut point troublé. Lyon fut enlevé par l'effort réuni de l'armée des Alpes et des levées en masse de l'Auvergne; Toulon fut repris aux Anglais par un trait de génie qui décelait un grand capitaine. Le commandant d'artillerie du siège, Napoléon Bonaparte prit sur lui de démontrer aux généraux et aux représentans, qu'il fallait négliger la ville et monter à l'assaut du fort du petit Gibraltar, d'où l'on domine la rade et d'où l'on pouvait incendier les vaisseaux ennemis. On l'écouta, faveur bien rare! on le crut, lui le moindre en âge, en réputation, en dignité. On pénétra dans le fort durant une nuit orageuse, et la fuite précipitée de l'ennemi justifia ses prévisions et lui valut le grade de général de brigade.

VII.

OPÉRATIONS AUX PYRÉNÉES.

Invasion du Roussillon (du 15 avril au 15 mai).—Combat du mas d'Eu (19 mai).—Combat sur la Bidassoa (25 mai).—Défaite des Espagnols à Thuir (17 juillet).—Combat de Soler (30 août).—Combat de Salces (17 septembre).—Combat de Thuir (22 septembre).—Mouvements jusqu'en novembre.

L'Espagne ne put mettre sur pied que 45,000 hommes : 25,000 en Catalogne et 5000 en Aragon sous Ricardos ; 15,000 sur la Bidassoa commandés par Caro. Aux Pyrénées-Orientales, Deflers, et dans les provinces Basques, Servan opposaient un pareil nombre de combattans.

Ricardos commença l'attaque: les cantonnemens français étaient couverts par la place de Bellegarde, le fort des Bains, Collioure et Port-Vendres, et en seconde ligne par le cours du Tech. En outre 3000 hommes détachés à droite au fond de la vallée de la Tet coupaient la route de l'Aragon. Le général espagnol déboucha par le col du Porteil entre Bellegarde et le fort des Bains, puis il força le passage du pont de Céret. L'armée républicaine surprise et rompue se retira en désordre sous le canon de Perpignan. Son général la rallia et lui fit prendre position au camp du mas d'Eu. Ricardos la tint en échec, tandis que ses troupes défilaient sur la rive gauche du Tech, et recevaient leur organisation définitive. Cette opération demanda plus d'un mois, au bout duquel l'ennemi marcha à l'attaque des camps français. Deflers essaya de l'arrêter en débordant sa gauche; Ricardos, sans tenir compte de cette manœuvre, porta la masse de ses forces à droite et enleva le mas d'Eu. Dès-lors l'armée républicaine se replia au-delà de la Tet, abandonnant une partie de son artillerie.

Cette victoire permit aux Espagnols de mettre le siège devant Bellegarde et le fort des Bains qui se rendirent le mois suivant.

Sur la Bidassoa, quatre camps retranchés renfermaient les troupes françaises. Caro les fit attaquer à deux reprises différentes sans succès mar-

qué; il resta dans ses limites, et jusqu'à la fin de la campagne on se tint de part et d'autre en observation.

Ricardos était plus actif : protégé par des forteresses qui assuraient sa base, il résolut de se rendre maître de la campagne. Le midi soulevé par la journée du 31 mai avait été calmé, mais les dissidens étaient prêts à courir de nouveau aux armes et à faciliter la communication entre l'ennemi extérieur et les insurgés des bords de la Loire; l'anéantissement de l'armée républicaine eût produit, dans cette conjoncture, une diversion terrible. Ricardos manœuvra pour l'envelopper et la détruire. Forte de 15,000 hommes, elle était rentrée dans les camps du mas d'Eu et de Thuir, il s'y porta à la tête de 20,000 hommes. Mais ses têtes de colonne se brisèrent contre les retranchemens français, ses troupes lâchèrent pied et s'enfuirent jusqu'au Tech. Sa défaite assura la tranquillité du midi.

Les généraux républicains voulurent en tirer parti : Dagobert avec 3000 hommes, sorti de la vallée de la Tet, fit irruption en Cerdagne et s'étendit au-delà des Pyrénées, menaçant à-la-fois Urgel et Campredon. Son but était de forcer Ricardos à repasser les monts. Mais celui-ci, loin d'être ému, conçut le projet de couper la retraite de Dagobert, et de rejeter au-delà de la Tet le gros de l'armée française.

Dans ce dessein, il fit enlever par son extrême gauche la place de Villefranche, puis s'avancant en masse sur Soler, il força le passage de la rivière, sépara en deux parties l'armée républicaine et les rejeta l'une à Perpignan, l'autre à Salces. Toutefois il ne put se maintenir sur la Tet; attaqué à Salces de front; et en flanc par une colonne sortie de Perpignan, il perdit ses positions et se retira dans le camp du mas d'Eu.

Dagobert commandait alors l'armée républicaine: vieux officier plein de bravoure et de résolution, il marcha sur son adversaire par les chemins de Thuir, de Bellegarde et de Collioure. Aux premiers coups de feu, sa gauche lâcha pied, et l'ennemi se portant en forces contre la droite, elle fut accablée. Le centre seul conduit par le général en chef, se maintenait victorieusement; mais Ricardos, libre de disposer contre lui de toute son armée, l'enveloppa, le tailla en pièces et força ses débris à abandonner le champ de bataille; les Espagnols poussèrent jusqu'à la Tet, mais ils ne se hasardèrent point à la passer.

Bientôt, des renforts survenant, ils permirent aux Français de reprendre l'offensive; cependant ils ne purent encore délivrer le Roussillon. On reprit Villefranche, et en menaçant de tourner Ricardos, on le força de se concentrer dans le camp du Boulou. Là il se maintint jusqu'à l'année suivante. On chercha vainement à l'attirer en menaçant Roses: les colonnes sorties de Port-Vendres pour cette expédition furent ramenées en désordre. Une seconde attaque par Céret ne réussit pas mieux; enfin un fort deta-

chement s'étant glissé derrière sa droite entre Argelès et le camp, il sortit des lignes, l'écrasa, le refoula jusqu'à Argelès; puis, profitant du succès, il s'empara de Port-Vendres, de Collioure, et se trouva maître de toute la rive droite du Tech.

VIII.

Suite des opérations en Vendée.—Combat de Doué (7 juin).—De Montreuil (8).—Prise de Saumur (9).—D'Angers (17).—Combat de Nort (28).—Attaque de Nantes (29).—Combat de Luçon (28).—De Bressuire (30).—De Châtillon (3 et 5 juillet).—Bataille de Vihiers (18 juillet).—Reprise du Pont-de-Cé (26).—Combat de Luçon (30).—Bataille de Luçon (14 août).—Combat de Chantonay (3 septembre).

Le contre-coup des déchirements intérieurs qui se fit si long-temps sentir au nord et à l'est, n'eut pas moins d'effet en Vendée. Biron, nommé général en chef en même temps que Custines et Beauharnais, ne fut pas plus heureux. Arrivé au quartier général de La Rochelle il arrêta le projet d'envahir le Bocage par les routes d'Angers, Saumur, Thouars et Niort, à la tête de quatre colonnes de 10,000 hommes chacune. On formait à Paris des bataillons de soldats tirés des armées du nord, et que l'on expédiait en poste sur Orléans et Saumur. On rassemblait dans le même but des bataillons composés de volontaires parisiens; mais quelle que fût l'activité qui présidait à cette opération, on n'avait pas rassemblé la moitié des hommes que demandait Biron, lorsque les Vendéens attaquèrent.

Leygonnier (3 à 4000 hommes), ayant repassé le Thoué, et Salomon (4000), successeur de Quétineau, étant rentré dans Thouars, ces mouvemens leur avaient donné l'éveil. Le tocsin appela aux armes, sous les chefs de l'Anjou et du Poitou, 30 à 40,000 hommes. Ils replièrent d'abord Leygonnier qui avait pris position à Vihiers et Doué. A cette nouvelle, Salomon se porta à Montreuil pour disputer le passage du Thoué; mais il y fut prévenu. Battu à Montreuil, il ne put même percer jusqu'à Saumur, et se retira à Niort par Thouars et Parthenay.

Leygonnier et Salomon défaits, Saumur était abandonné à ses propres forces: 7 à 8000 hommes le défendaient, renfermés en majeure par-

tie dans le camp retranché des buttes de Bournan que traversent la route de Doué; mais la retraite de Salomon avait laissé à découvert le cours de la Dive, et le désordre était tel au quartier général que le pont de Saint-Just n'était pas gardé. Cette circonstance n'échappa pas aux Vendéens qui tournèrent le camp de Bournan et débordèrent par la rive droite du Thoué. Ils se rendirent maîtres avec leur impétuosité ordinaire des faubourgs de Saumur et du pont qui les séparait du camp; après quoi, ils dispersèrent le petit nombre de combattans qui défendaient encore la ville, où ils s'établirent. Cependant les troupes de Bournan firent d'inutiles efforts pour enlever le passage du Thoué et dégager Saumur. Elles finirent par se retirer à Brissac, puis à Angers; le lendemain, le château se rendit.

La victoire remportée par les insurgés était d'une importance extrême; ils désorganisaient l'armée qui devait les réduire, ils s'emparaient d'un matériel considérable et d'approvisionnemens de toute nature; enfin ils s'ouvraient la route de Paris. La difficulté était de tirer parti d'un si beau succès et de conserver l'armée réunie. Les chefs y réussirent pour un moment en nommant avec appareil un généralissime, et appelant pour remplir ce grade un peu vain, Cathelineau, le seul d'entre eux que l'insurrection eût arraché aux travaux de la campagne. Après cette cérémonie, on marcha sur Angers qui fut occupé sans résistance. Mais on s'éloignait de la Loire; les insurgés demandaient à grands cris à rentrer dans le Bocage. Le nouveau généralissime put à peine gagner sur eux de les y ramener par Nantes et de tenter un coup de main sur ce boulevard de la révolution. L'expédition était hasardeuse; mais quels résultats eût amenés le succès! la communication établie entre la Bretagne, théâtre de la chouannerie et la Vendée en armes, le cours de la Loire déblayé, des ports ouverts à la marine anglaise, et la consistance que donna à un parti soulevé la possession d'une cité de 80,000 âmes.

Charette, averti des projets de Cathelineau, se rapprocha de la Loire pour forcer l'entrée de la ville du côté du midi; pendant ce temps les autres chefs poursuivaient leur marche facile. Ils entrèrent à Ancenis et gagnèrent les portes de Nantes.

La fortune de la république avait voulu que Canclaux eût conservé le commandement auquel il avait été appelé dès le commencement des troubles. Ce général jouissait à Nantes de la considération que donnent le talent, la modération et l'intégrité. 5 à 6000 hommes de ligne composaient sa garnison, mais la garde nationale forte de 7 à 8000 hommes se prêtait avec dévoûment à ses dispositions; il avait couvert les approches de la ville par un camp aux abords de la Loire et par un bon poste retranché à Nort. Les insurgés se portèrent d'abord à l'attaque de cet avant-poste dans le but de tourner le camp. Ce mouvement,

qui pouvait être décisif, leur devint funeste, grâce à la vigilance des officiers et à l'intrépidité des soldats. Le détachement de Nort (600) attaqué à 8 heures du soir, tint bon pendant toute la nuit dont les autres troupes profitèrent pour se replier dans l'enceinte de la ville. L'alarme y était grande; mais Canclaux ranima tous les courages et sa petite armée jura de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de Nantes.

Le lendemain, l'action s'engagea sur tous les points: la garde nationale était opposée à Charette, et la ligne occupait, autour de la ville, les meilleures positions. Les assaillans trouvèrent partout une défense bien organisée. Cependant il s'emparèrent d'une partie des faubourgs et le combat fut poussé jusqu'aux portes de la ville. Là, on fit de part et d'autre des prodiges de valeur; mais au fort de la mêlée Cathelineau tomba mortellement atteint, et dès ce moment l'ardeur des siens se ralentit; ils ne tardèrent pas à se débander et à se disperser sur l'autre rive.

Sur ces entrefaites, les bataillons de Paris arrivèrent à Saumur. 14,000 hommes, sous Labarolière et Santerre, rentrèrent dans cette ville qu'ils trouvèrent évacuée. Westermann, jeune et ardent général, amena dans Parthenay la légion germanique formée de 3000 volontaires ou déserteurs étrangers. Enfin 17,000 hommes de gardes nationales du midi se réunirent à Niort, et Biron, prêt à reprendre l'exécution de ses plans, se rendit à Angers pour se concerter avec les généraux des divisions de la Loire. Pendant son absence, la colonne de Luçon fut encore attaquée par les rassemblemens de la Vendée centrale, auxquels elle fit essuyer une déroute complète, et Westermann, impatient de se signaler, fit irruption dans le Bocage et pénétra l'épée à la main dans Bressuire et Châtillon. Au sortir de cette dernière ville, assailli par la masse des insurgés qui rentraient de l'expédition de Nantes, il eut la douleur de voir sa légion détruite, et lui-même eut peine à s'échapper à la tête de sa cavalerie. Malgré cet échec, Biron se disposait à mettre en mouvement l'armée entière, lorsqu'il reçut sa destitution. Sa disgrâce laissa sans direction l'armée de la Vendée. Cependant Labarolière et Santerre sortis de Saumur, s'avancèrent dans le Bocage, comptant sur la coopération des colonnes de Niort. Un léger avantage obtenu à Martigné le 15 les encouragea à continuer leur marche. Santerre parvint à Vihiers avec le gros de ses troupes, et sa colonne était engagée dans le long défilé qui conduit à Coron, lorsque les insurgés, sortant du bois de Vihiers en ordre de bataille, chargèrent avec fureur et laissèrent à peine aux républicains le temps de prendre leurs armes. Les rangs se rompent, on fuit au cri de *sauve qui peut*, et l'on cherche un abri sous les remparts de Saumur. 2000 morts 3000 prisonniers, 10 canons et tous les bagages restèrent sur le champ de bataille. A deux jours de là, Bonchamps s'empara du Pont-de-Cé. L'a-

larme gagna Saumur et Angers, mais les troupes réunies dans la seconde de ces villes, sous les ordres de Travot, coururent au Pont-de-Cé et le reprirent. Le temps de la moisson était arrivé : les insurgés nommèrent d'Elbée généralissime et abandonnèrent l'armée. Aussitôt leur dispersion, la colonne de Luçon (1500), sous les ordres de Tuncq, trouva les chemins libres, enleva Pont-Charon et Chantonnay où elle détruisit de grands approvisionnements. Lescure et d'Elbée levèrent contre elle 12,000 hommes, qui la chassèrent de Chantonnay et la replièrent jusqu'à Luçon. Là, Tuncq se rangea en bataille ; les insurgés se précipitèrent sur lui avec leur désordre et leur impétuosité habituels, mais il leur opposa un rempart de baïonnettes contre lequel ils se brisèrent. Chargés à leur tour, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre.

C'est alors que Rossignol fut nommé général en chef en remplacement de Biron. Ancien ouvrier des faubourgs, il s'était fait connaître par une ardeur révolutionnaire qui lui avait valu la faveur de la Montagne et de la Commune. Arrivé sur le théâtre de la guerre avec les bataillons de Paris, il avait d'abord excité par ses exagérations la colère de Westermann qui l'avait fait arrêter; mais un ordre du gouvernement l'appela bientôt au rang suprême. La Commune manquait d'hommes d'action, elle voulait en former; elle essayait ses favoris dans l'espoir de rencontrer enfin un général qui réunît des talents militaires à un dévouement aveugle; mais ses choix ne furent point heureux : Rossignol et ses lieutenans, Santerre et Ronsin, ne montrèrent aucune capacité. Le quartier général de Saumur ne se signala que par des déclamations furieuses et des discussions qui eussent été funestes à la cause de la république, si la discorde n'eût point également tourmenté le camp des insurgés. Les désastres occasionés par cet état d'anarchie furent alternatifs, et les rencontres n'eurent point de caractère décisif. Après le combat de Luçon, une flotte anglaise étant signalée, on crut à un puissant secours, et pour ouvrir un port à ces prétendus alliés, on résolut l'attaque des Sables d'Olonne. D'Elbée leva 40,000 hommes pour cette expédition, à laquelle tous les chefs marquans vinrent prendre part. Cette masse s'avança vers Chantonnay et Pont-Charon. Arrivée à Luçon, ses éclaireurs lui signalèrent l'ennemi et elle se déploya en ordre de bataille. Tuncq avait à la hâte appelé des renforts; il opposait à l'attaque 5000 fantassins et 400 cavaliers. L'action s'engagea par la gauche des Vendéens que dirigeaient Charette et Lescure. Ils chargèrent avec leur fureur ordinaire et culbutèrent d'abord les républicains; mais Tuncq, pliant devant eux, démasqua une batterie d'artillerie légère qui les prit d'écharpe, les écrasa et les mit en désordre. Alors la ligne entière s'avança la baïonnette en avant; ils n'attendirent pas le choc et se débandèrent après avoir perdu 6000 hommes. Tuncq les fit pour-

3^{EME} CARTE.



CARTE
DES GUERRES DE LA VENDÉE
et
DE LA BRETAGNE.

Lignes communes de France de 25 au degré
5 10 15 20 25 30

suivre jusqu'au Layon. Ce général, qui venait de porter à l'insurrection un coup si funeste, reçut, à la demande de Rossignol, sa destitution sur un champ de bataille qu'il avait deux fois illustré. Les représentans en mission auprès de lui, s'élevèrent contre cette ignoble injustice, et donnèrent au général en chef l'ordre de quitter l'armée. Mais la Convention cassa leur arrêt et maintint Rossignol dans son commandement. Tuncq s'éloigna, et son successeur, Lecomte, fut presque anéanti par d'Elbée à Chantonnay. Pendant ce temps, Lescure dispersa à Thouars la levée en masse que le quartier général de Saumur avait ordonnée : mais d'Elbée et Lescure furent refoulés dans le Bocage, et la garnison de Mayence, survenant sur le théâtre de la guerre civile, donna une marche plus décidée aux évènements.

IX.

Les Français reprennent l'offensive sur la frontière du nord.—Marche de Houchard (5 septembre).

Bataille de Hondscote (6 7 et 8).—Prise du Quesnoy par les alliés (11).—Bataille de Menin (13).

—Combat de Courtray (15). Déblocus de Maubeuge.—Bataille de Wattignies (15 et 16 octobre).

—Mouvemens autour de Lille (fin d'octobre).

On touchait au terme des désastres. Après de terribles luttes, *la Montagne* avait ramené à l'unité l'action exécutive, et toutes les ressources du pays étaient enfin dirigées au profit de la défense commune.

Houchard, ancien aide-de-camp de Custines, fut nommé général en chef de l'armée du Nord; ses instructions lui prescrivirent de débloquer Dunkerque.

Malgré la faute des amiraux anglais qui n'attaquèrent point par mer, au moment où il arrivait devant la place, le duc d'York en poussait vivement le siège. Flanqué par la mer et les marais qui bordent la route de Furnes, couvert par 20,000 Hanovriens et Hessois postés sur l'Yser, et par 20,000 Hollandais, dont la ligne s'étendait jusqu'à Menin, il ne pensait point être troublé dans ses opérations.

Mais un nouvel élan animait les armées républicaines. Carnot venait

d'entrer au comité de salut public. A la méthode systématique de la coalition, qui consistait à faire marcher une armée entière en avant d'un vaste front d'opérations aussi régulièrement aligné qu'un bataillon sur le champ de manœuvre, il entrevit que l'on pouvait opposer une combinaison plus féconde en résultats. C'était de porter, contre un point du cordon ennemi, une masse de forces assez compacte pour le rompre et le contraïndre à reformer en arrière son alignement.

Houchard en fit l'essai. Renforcé de 12,000 hommes tirés des armées de l'est, il partit de Gaverelle et rallia, sous Lille, les troupes du camp de la Madeleine. Là, selon la routine du temps, il dirigea sur Roncq et Turcoing, contre les Hollandais, une fausse attaque pendant laquelle 30 à 40,000 hommes (4 divisions), par un à gauche, allèrent se concentrer de Cassel à Steenvorde.

Il disposa de la manière suivante ses colonnes d'attaque. La droite prit position à Vlaemeringhe et Rousbrugge pour rompre la communication entre les Hanovriens et les Hollandais; le centre s'élança par Rexpoëde contre Freytag, et la gauche par Wormhout contre Walmoden. Ces mouvemens étaient bien concertés: on abordait les lignes de siège, et l'on avait évité les Hollandais. Le combat s'engagea franchement contre Freytag; on enleva les avant-postes, on força le passage de l'Yser, on pénétra dans Rexpoëde, dont on s'empara. Freytag, pris d'abord au dépourvu, rallia son monde et revint à la charge; rentré trop vivement à Rexpoëde, il y fut fait prisonnier. Cependant Walmoden, attaqué plus mollement, avait évacué Wormhout pour se replier sur son collègue. Il arriva de nuit à Rexpoëde, où le général français n'avait laissé que trois bataillons. Cette troupe, assaillie à l'improviste par une division entière, lâcha pied, sans brûler une amorce. Walmoden dégagea Freytag, et tous deux prirent position dans les retranchemens d'Hondschoote. De son côté, la gauche, au lieu de suivre Walmoden, trouvant libre la route de Dunkerque, poussa jusqu'à cette place.

Houchard ayant appelé, le lendemain, une division de sa droite, continua l'attaque sans succès; le feu des redoutes ennemies le contint jusqu'à la nuit. Cet échec avait ébranlé sa résolution, mais les injonctions des représentans le décidèrent à marcher encore une fois à l'assaut. Les coalisés tiraient leur force d'une ligne de redoutes dont le village de Hondschoote formait le centre; des haies, des plantations couvraient leur infanterie, que soutenaient des batteries épaulées. Depuis Jemmapes, on n'avait point assailli d'aussi formidables ouvrages. Ils furent vivement disputés; il fallut emporter corps à corps tous les avant-postes; enfin une charge de cavalerie avait débarrassé la plaine, et Jourdan avait poussé la division du centre jusqu'aux palissades, lorsque l'on vit le drapeau ré-

publicain flotter sur le parapet. C'était celui d'une brigade sortie de Bergues, composée en partie de volontaires connus sous le nom de gardes de Paris, et signalés par leur audace et leur esprit d'indiscipline. Arrivés au fort de l'action, sur la droite de Freytag, ils s'étaient lancés tête baissée dans les premières redoutes; leur exemple entraîna le reste de l'armée: on se précipita, on força partout l'ennemi qui s'enfuit jusqu'à Furnes. Durant cette journée, York, contenu par une vigoureuse sortie des corps renfermés à Dunkerque, ne put se porter au secours de ses lieutenans.

On était donc enfin victorieux! Victorieux à l'armée du Nord où, depuis Neerwinde, on avait essuyé désastre sur désastre. Mais on avait consumé trois jours pour déposter Freytag, qu'avec de meilleures dispositions on eût dû culbuter du premier choc. On pouvait réparer cette faute; il fallait s'élancer sur les pas des vaincus, les déborder à Furnes, prendre à dos les corps anglais et le forcer à déposer les armes. Houchard ne marcha point, et lorsque enfin il se présenta devant Furnes, York en avait déjà levé le siège; il avait déjà rallié les troupes battues, et il les conduisait à Nieupoort, au-delà de l'Yser. Il ne s'agissait plus de le poursuivre; c'était s'exposer, en pure perte, à livrer une seconde bataille. Il valait mieux courir aux Hollandais et les prendre à revers. Houchard y songea, mais il mit trop de lenteur dans cette expédition qui, bien conduite, eût eu pour conséquence de forcer Cobourg à quitter les bords de la Sambre.

Le général en chef de la coalition, retranché dans la forêt de Morval, assiégeait le Quesnoy, et, par une combinaison inverse de celle qui venait de réussir à Dunkerque, on avait cherché à secourir la place au moyen d'attaques décousues. Trois colonnes sorties de Maubeuge, Landrecies et Cambrai, se firent écraser par le corps de blocus, et le Quesnoy ayant capitulé, toutes les forces de Cobourg se mirent en mouvement pour investir Maubeuge. Pendant ce temps, les Hollandais occupaient Ypres, Werwick et Menin, et Beaulieu, par Turcoing, Lannoy et Cysoing les liait aux divisions du généralissime.

Houchard, après avoir enlevé Furnes à l'arrière-garde de Walmoden, bombardé Ypres et ravitaillé Dunkerque, tomba avec 30,000 hommes sur le centre de cette ligne mince et étendue. Il força, à Werwick, le passage de la Lys, et tandis que le camp de la Madeleine chassait les impériaux de Lannoy et de Turcoing, il poussa au prince d'Orange qui s'était formé en ordre de bataille en avant de Menin. L'attaque fut si brusque, qu'il pénétra dans la ville pêle-mêle avec les ennemis à qui il fit perdre 4000 hommes et 42 canons.

C'était un heureux début, et, par les mêmes motifs qu'on avait eus

de laisser York à Nieuport, on devait se borner à contenir au-delà de la Lys les Hollandais désorganisés, et se rabattre sans hésitation sur Beaulieu; on l'eût culbuté, et l'armée entière, rentrant par Douai dans le camp de César, eût forcé Cobourg à changer ses dispositions. Mais Houchard, officier vieilli dans les grades subalternes, d'une bravoure personnelle à toute épreuve, manquait de décision et de génie; il se laissa aller à poursuivre le prince d'Orange par la route de Courtray. Pendant ce temps, Beaulieu se concentra en avant de Tournay, puis il suivit, de l'autre côté de la Lys, les mouvemens de son adversaire, et, saisissant avec habileté l'occasion, il attaqua par le flanc, à la sortie de Courtray, sa division d'avant-garde. Rejetée en désordre sur le corps de bataille, elle l'entraîna; tout s'enfuit, et l'on ne put reprendre les rangs que sous le canon de Lille, après avoir perdu de 3 à 4000 hommes. Cette échauffourée, la manière indécise dont les opérations avaient été conduites, perdirent Houchard; il fut destitué, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort. Jourdan le remplaça et reçut aussitôt l'ordre de débloquent Maubeuge. Cobourg avait renfermé sous cette place deux divisions de l'armée des Ardennes, et il entourait d'un cordon de redoutes le camp et la ville.

22 à 23,000 hommes, enfermés dans une petite place sans communication avec l'extérieur, devaient épuiser promptement leurs approvisionnemens, et l'ennemi espérait les réduire par la famine. Maître de Valenciennes, du Quesnoy et de la forêt de Mormal, il n'avait rien à craindre à la rive gauche de la Sambre; sur la rive droite, des retranchemens défendus par 30,000 hommes coupaient les routes d'Avesnes, de Philippeville et de Landrecies, tandis que 35 à 40,000 hommes resserraient la place. La confiance de Cobourg dans ses positions était telle, qu'il promettait de se faire républicain si l'on parvenait à le déposter.

Cependant les troupes de Maubeuge, commandées par Ferrand et Chancel, ne se résignaient point sans combattre à déposer les armes: chaque jour, elles troublaient les travaux de blocus, et deux grandes sorties furent tentées tour-à-tour sur les deux rives de la Sambre; mais elles furent repoussées et déjà le manque de vivres et les maladies dévoraient les garnisons; déjà le découragement abattait les soldats; déjà les boulets assiégeans parvenaient jusqu'au centre de la ville, lorsque Jourdan déboucha d'Avesnes à la tête de 40,000 hommes.

A peine appelé à remplacer Houchard, Jourdan transporta dans le camp de Gaverelle ses divisions découragées par l'échec de Menin. Lorsqu'il les eut réorganisées, il marcha sur Maubeuge par Saint-Quentin et Guise, en appelant à sa droite 5 à 6000 hommes de l'armée des Ardennes, campés sous le canon de Philippeville.

Au sortir d'Avesnes, il repoussa l'avant-garde ennemie, et Cobourg se prépara à soutenir la bataille dans ses positions retranchées. Son centre occupait le plateau de Wattignies, sa droite s'étendait depuis Dourlers et Leval jusqu'à la Sambre. La gauche observait la route de Philippeville.

Les troupes républicaines étaient remplies d'ardeur. À peine déployées, Jourdan les lança contre les collines boisées où son adversaire les attendait couvert d'abattis, de redoutes et d'une formidable artillerie. L'attaque embrassait un demi-cercle de hauteurs comprises entre la Sambre et le village de Wattignies, tandis qu'une division détachée à droite, débouchait par Solre-le-Château pour rallier la colonne des Ardennes.

La chaussée d'Avesnes à Maubeuge, qu'il s'agissait de débayer, traversait par leur milieu les lignes françaises. Le but du général en chef était d'aborder par ses deux extrémités les positions de Cobourg, et, lorsqu'il les aurait entamées de pénétrer par colonne, en masse, jusqu'au plateau de Dourlers dont la possession lui eût livré le champ de bataille.

Ses deux ailes débutèrent d'une manière brillante. Les redoutes de Leval et des bords de la Sambre, ainsi que celles qui couvraient les approches de Wattignies furent enlevées à la baïonnette. Pendant ce temps, le centre, immobile à la jonction des routes d'Avesnes et de Solre-le-Château, se bornait à canonner Dourlers, d'où lui répondaient les batteries de l'ennemi. Jourdan attendait pour le pousser en avant que le résultat des manœuvres de ses ailes fût tout-à-fait prononcé; mais les soldats demandaient l'attaque, et Carnot, partageant leur impatience, décida le général en chef à l'ordonner. 13,000 hommes s'élançèrent dans le ravin qui séparait les deux armées; foudroyés par l'artillerie des impériaux, ils hésitèrent; mais l'exemple des généraux et des représentans les entraîna: ils franchirent le vallon, et déjà ils atteignaient les redoutes lorsque des renforts, tirés par Cobourg de l'extrême droite et du centre, leur opposèrent un front impénétrable et menacèrent leurs flancs. On se décida à la retraite et l'on entra dans ses positions, affaibli de 1500 hommes. La nuit mit fin à ce premier combat.

Le lendemain Jourdan changea ses positions en disposant sur sa droite son principal effort. Jugeant avec sagacité que Dourlers avait été renforcé aux dépens de Wattignies, il saisit 24,000 hommes pour brusquer l'attaque sur ce dernier point. Il prescrivit au centre et à la gauche d'engager une vive canonnade et de ne se mettre en mouvement que si l'ennemi venait à dégarnir ses redoutes. Un brouillard épais favorisa ces apprêts qui échappèrent au général opposé. Lorsque l'artillerie française éclata sur Dourlers, Cobourg s'attendit à soutenir un second assaut. Mais il apprit tout-à-coup qu'une colonne formidable menaçait les hauteurs de Wattignies; elle avait déjà deux fois été repoussée, mais si elle revenait à la charge, on n'avait plus le moyen de lui résister. Cobourg se hâta d'y porter ses

réserves et une partie de sa droite. C'était le moment attendu par le centre et la gauche des républicains, ils enlevèrent toutes les positions que les impériaux affaiblissaient, et déjà leur artillerie, en batterie sur les collines de Dourlers, canonnait à revers celles de Wattignies, dans le même temps que Jourdan, ramenant pour la troisième fois sa colonne, engageait dans le village un combat furieux. L'ennemi commençait à plier lorsqu'un incident, survenant à l'extrême droite, suspendit un moment la victoire. La gauche des impériaux avait réussi à se glisser entre la division des Ardennes et celle qui devait la rallier; elle avait défait la première et elle poussait la seconde en désordre. Jourdan y courut, lui fit reprendre ses rangs et l'offensive, puis revint donner un nouvel élan à l'attaque de Wattignies. Pris et repris trois fois, ce village resta enfin au pouvoir des républicains : partout ils furent maîtres du champ de bataille. L'ennemi craignant de recommencer le combat trop près des remparts de Maubeuge, profita de la nuit pour repasser la Sambre.

Pendant ces deux journées les troupes du camp de Maubeuge dont on attendait une diversion décisive, prêtant l'oreille au bruit de la bataille demandèrent à marcher à l'ennemi; mais les généraux ne crurent point à leur délivrance et restèrent dans l'inaction.

Maubeuge était débloqué, Cobourg battait en retraite, et la victoire de Wattignies remportée sur des troupes supérieures en nombre, retranchées dans de fortes positions, plaçait Jourdan au premier rang des illustrations militaires. Elle ne produisit cependant pas les résultats que le comité prétendait en tirer. Il prescrivit au général victorieux de passer la Sambre et de délivrer le territoire; mais des pluies abondantes rendirent cette opération impossible. D'ailleurs les évènements de la gauche ne permettaient point encore de prendre décidément l'offensive.

Prévoyant le mouvement de l'armée du nord sur Maubeuge, Cobourg avait appelé à lui le duc d'York, et les camps de Lille et de Dunkerque avaient reçu l'ordre de profiter de son départ pour aller en avant; mais au lieu de se concentrer et de tomber sur un seul point, on se livra à des mouvemens décousus qui n'eurent aucun effet. On assailit à-la-fois Furnes, Ypres, Menin, Courtrai et Cysoing, et le retour d'York mit fin à ces combats. Jourdan après avoir ravitaillé les places de la Sambre fit rentrer l'armée dans le camp de Gaverelle, Cobourg put lancer des partis jusqu'aux portes de Cambrai et de Guise; mais bientôt on prit des quartiers d'hiver et les opérations furent suspendues. Ces évènements terminèrent sur la frontière du nord la campagne de 1793.

X.

SUITE DES OPÉRATIONS EN VENDÉE.

Les Mayençais à Nantes (6 septembre).—Leur marche (9 au 19).—Retraite de Rossignol (14).—Bataille de Torfou (19).—Combat de Montaigu (21).—Retraite de Canclaux (24).—Bataille de Coron (19).—Combat de Saint-Fulgent (22).—Combat des Treize-Septiers (6 octobre).—Combat de la Butte-du-Moulin-aux-Chèvres (9 11).—Marche générale en avant (14 octobre).—Bataille de la Tremblaye (15).—Occupation de Chollet (16).—Bataille de Chollet (17).—Les Vendéens passent la Loire (18).

La garnison de Mayence arrivée en Vendée entra en opérations. Une longue discussion s'éleva d'abord sur la destination de ce puissant renfort. Devait-on le réunir à Saumur et renouveler la tentative jusque-là malheureuse d'attaquer de front l'insurrection en passant la Loire et le Thoué? Valait-il mieux le concentrer à Nantes pour déboucher le long de l'Océan, de manière à traquer les rassemblements du Marais et de la Vendée centrale à les rabattre sur ceux de la Haute-Vendée et à les prendre tous entre deux feux au moyen du mouvement combiné des divisions de Saumur? Ce dernier parti fut préféré; il offrait l'avantage de séparer de la mer les insurgés et de les acculer à la Loire; mais il eût fallu que toute l'armée de Rennes se rapprochât du fleuve et leur en interdît le passage.

Les Mayençais firent donc leur jonction à Nantes avec la division dont Canclaux conservait toujours le commandement. Réduits par la marche et les maladies à environ 10,000, c'était moins l'appui du nombre que celui de l'expérience et d'une juste renommée qu'ils venaient présenter. Aubert du Bayet était leur chef, sous lui Vimeux et Beaupty commandaient chacun une brigade, Haxo la réserve et Kleber l'avant-garde. Beysser et Grouchy étaient les lieutenans de Canclaux qui prit le commandement en chef. Après avoir établi quelques postes de sûreté sur la rive droite de la Loire, il concentra sa vaillante armée au-delà des ponts de Nantes, dans les camps des Naudières et des Sorinières. Son

projet était de se déployer par la droite jusqu'à Challans, puis en pivotant sur la gauche de s'asseoir sur la Sèvre Nantaise, tandis que les colonnes de Niort, de Luçon et des Sables gagneraient concentriquement Mortagne, et que Rossignol déboucherait tout à-la-fois de Saumur, d'Angers et de Thouars.

Beysser ouvrit la marche; sorti du camp des Naudières il se fraya, l'épée à la main, la route de Machecoul, tandis que Kleber, tournant autour du lac de Grand-Lieu, se portait à Saint-Philibert. Charette se replia devant Beysser et, comme à l'ordinaire, concentra la défense à Légé. On manœuvra de manière à l'envelopper. Beysser s'avança en demi-cercle par Machecoul, Challans et Palluau; Kleber prit position à Saint-Etienne, et Canclaux déboucha sur Légé à la tête des brigades d'Aubert-Dubayet par la grande chaussée de Nantes que ces mouvemens avaient dégagée. Charette, à la veille d'être entassé dans le vallon de la Boulogne, n'attendit point le choc, il se hâta de passer la rivière et de se rendre à Montaigu. L'armée républicaine le suivit toujours dans le même ordre, appuyant sur son centre et débordant ses extrémités. Attaqué et battu à Montaigu, il continua à rétrograder et ne s'arrêta qu'à Tiffauges, en deçà de la Sèvre. C'était sa dernière ligne de retraite et l'on pouvait s'attendre à un engagement décisif. Canclaux fit ses dispositions pour attaquer par les deux rives. Laissant Beysser à Montaigu, il porta les Mayençais à Clisson dans le but d'ouvrir par Vertou la communication avec ses réserves et de menacer le flanc droit de Charette. Mais ces combinaisons habiles, dont le succès jusque alors était si brillant, ne furent point secondées par les divisions de Saumur. Rossignol, effrayé du nombre des ennemis qui s'élevaient sur ses pas et de la déroute essuyée par Lecomte à Chantonnay, donna l'ordre à ses colonnes de rétrograder, et les chefs royalistes de la Haute-Vendée, libres de toute diversion, cédant aux instances de Charette, lui envoyèrent à Tiffauges un puissant renfort. Cependant Kleber marchait à lui. Arrivé devant Torfou avec ses 2000 hommes d'avant-garde, il se trouva en présence de 40,000 hommes; il n'hésita pas à faire battre la charge; sa troupe héroïque enleva d'élan Torfou, position élevée qui commande la vallée de la Sèvre et où il espérait se maintenir jusqu'à l'arrivée du corps de bataille. Mais ni Beysser ni les Mayençais ne parurent, et l'avant-garde resta seule aux prises avec une nuée d'ennemis. Après cinq heures d'un combat glorieux et sanglant, Kleber la voyant ébranlée fut enfin obligé d'ordonner la retraite. Elle se fit d'abord en bon ordre, puis l'artillerie s'embarrassant dans les chemins défoncés qui bordent la rivière, il fallut l'abandonner. Dès ce moment, les rangs se rompirent et l'on fut jusqu'au ruisseau qui s'écoule entre Torfou et Boussay. C'était une ligne de ralliement, mais les Vendéens

s'avançaient au pas de course et tout était perdu si ce dernier obstacle ne les arrêtait point. Kleber court à quelques hommes d'élite de Saône-et-Loire commandés par leur chef de bataillon Chevardin. Il les place à la tête du pont et leur ordonne de se faire tuer jusqu'au dernier; ils obéissent, ils meurent et leur dévouement, digne des temps antiques, donne à la troupe le temps de se former de l'autre côté du ruisseau. Dans le même instant les divisions du centre commencent à se déployer et les insurgés se retirent à leur tour.

Il convenait alors à Canclaux de suspendre toute opération offensive, et d'attendre la coopération de Rossignol; mais pendant qu'il déblayait la vallée inférieure de la Sèvre et que ses réserves débouchaient par Vertou, Charette et Lescure tombèrent à l'improviste sur Beysser qui se gardait mal et qui avait négligé de se lier solidement par Boussay et Clisson avec les Mayençais. Débordé par sa gauche, enveloppé dans Montaigu, surpris par des forces décuples, le général républicain fut mis en fuite; ses débris eurent peine à se frayer par Remouillé l'entrée du camp des Sorinières, et cet échec obligea Canclaux à se retirer à Naudières.

L'expédition était encore une fois manquée. Rossignol, ranimé par les premiers succès de Canclaux s'était remis en mouvement; mais Stofflet et Larochejacquelin avaient conservé assez de monde pour lui tenir tête; sa colonne de droite, battue à Saint-Lambert, repassa la Loire, et la gauche conduite encore par Santerre dans le fatal défilé de Coron, y fut assaillie et mise dans la plus complète déroute. Enfin les colonnes du midi heurtèrent à Saint-Fulgent, les bandes victorieuses de Lescure et Charette, et après un vif engagement elles se replièrent sur Luçon.

On ne renonça point au plan de Canclaux, mais il fut ainsi modifié: on résolut de déboucher du camp des Naudières par la grande route de La Rochelle; on évitait ainsi de concentrer toutes les bandes vendéennes. Arrivé à Montaigu, on devait faire face dans tous les sens à l'ennemi, puis obliquer à gauche jusqu'à Mortagne et Chollet. Cette dernière ville était aussi le but indiqué aux divisions de Saumur, qui, au lieu de se disséminer comme elles l'avaient fait jusqu'alors, devaient se rassembler à Bressuire, y rallier la colonne de Fontenay et pénétrer en masse par Châtillon; enfin la colonne de Luçon devait marcher au-devant de Canclaux, puis obliquer à droite pour gagner Saint-Fulgent et les Herbiers, afin d'ouvrir la communication entre les armées de Saumur et de Nantes.

Cette combinaison parut propre à amener enfin au centre du Bocage la réunion de toutes les forces républicaines; le comité de salut public l'approuva et de peur de jeter tout le blâme des derniers évènements sur Rossignol ou sur Canclaux il les éloigna tous les deux. Beysser, Aubert-

Dubayet, Ronsin et Santerre furent aussi remplacés, et Léchelle, qui n'avait point encore paru à l'armée, en fut nommé le général en chef. Cet homme était incapable et d'une bravoure suspecte; mais Kleber donnait l'impulsion aux Mayençais, Marceau et Bard dirigeaient la colonne de Luçon; enfin Westermann, sous Chalbos, animait de son ardeur les divisions de Bressuire.

Canclaux était déjà en marche lorsqu'il reçut l'ordre de quitter l'armée. Sorti du camp des Naudières, il se porta sans obstacle à Montaigu et occupa Remouillé et Saint-Georges en s'étendant du côté de Légé. Il contenait ainsi Charette et la Vendée centrale. Après quelques jours d'attente, voyant l'ennemi immobile, il donna l'ordre à Kleber d'éclairer la vallée de la Sèvre. 4000 Mayençais s'avancèrent sur Tiffauges et trouvèrent en position, à Saint-Symphorien et Treize-Septiers, d'Elbée et Bonchamp à la tête de 30,000 hommes. Sans égard au nombre, Kleber les attaqua tête baissée; le choc fut terrible. « Nous n'avons point de canons, murmurèrent quelques soldats.—Il faut reprendre ceux que nous avons laissés à Torfou, » s'écria le général. On enleva l'artillerie des insurgés, on la tourna contre eux, ils se débandèrent et s'enfuirent au-delà de la Sèvre. Cependant Bard approchait de Saint-Fulgent, les colonnes parties de Saumur, Airvault et la Chataigneraye allaient se réunir à Bressuire et le plan de Canclaux promettait un succès décisif, grâce au concert inaccoutumé des généraux républicains. Les chefs vendéens étaient loin de mettre le même ensemble dans leurs opérations. Charette, sourd aux ordres de d'Elbée, évacua Légé pour s'emparer de Noirmoutiers. De leur côté Lescure et Larochejacquelin étaient impuissans contre le mouvement qui menaçait Bressuire. Ce fut alors que Léchelle apparut au quartier-général de Montaigu, où il eut le bon esprit de ne rien changer aux dispositions de son prédécesseur. Tandis qu'il ordonnait une reconnaissance vers Légé et qu'après s'être assuré du départ de Charette, il s'apprêtait à marcher sur Tiffauges et Mortagne, Chalbos déboucha de Bressuire à la tête de 11,000 hommes. Son avant-garde, sous Westermann, rencontra sur une hauteur qui domine Rorthais, connue sous le nom de Butte-du-Moulin-aux-Chèvres, les bandes de Lescure et Larochejacquelin. Les attaquer, les culbuter, ce fut l'affaire d'un instant. Westermann poussa jusqu'à Châtillon qu'il trouva évacué; l'armée entière le suivit et il en sortit aussitôt à la tête de 500 hommes pour éclairer la route de Mortagne par laquelle s'étaient retirés les généraux battus. Mais ceux-ci renforcés inopinément par d'Elbée, qui pliait devant les Mayençais, revinrent à la charge. Westermann accablé par le nombre se rejette en désordre sur le gros de l'armée, la peur se communique, Châtillon est abandonné dans une extrême confusion. Les Vendéens ne s'y arrêtent

pas, ils appuient à gauche pour manœuvrer sur le flanc des fuyards et prolonger leur retraite. La chaussée se trouve ainsi dégarnie. Cette circonstance permet à Chalbos de rallier sur la Butte-du-Moulin-aux-Chèvres un millier d'hommes et de faire brusquement volte-face. L'ennemi déconcerté par cette attaque imprévue est à son tour saisi d'une terreur panique. Tout fuit, Westermann se jette sur les pas des vaincus rentre pêle-mêle avec eux dans Châtillon au milieu de la nuit et soutient jusqu'au jour une vive fusillade éclairée par l'incendie de la ville. A l'aube, le combat cessa, l'ennemi se retira confusément à Chollet, et Westermann se replia sur Chalbos qui retourna dans Bressuire pour s'y réorganiser.

Lorsqu'ils se remirent en marche, les Mayençais s'établirent à Mortagne et la colonne de Luçon poussant pied à pied ses adversaires prit position en avant de Mallièvre. Les trois colonnes républicaines étaient donc en ligne lorsque les Vendéens, veillant au plus pressé, se portèrent en masse au-devant des Mayençais et barrèrent la route de Mortagne à Chollet en occupant Saint-Christophe et la Tremblaye couverts par un ravin.

On marcha contre les positions, Kleber par Saint-Christophe, Baupuy par la chaussée de Chollet. La colonne de Luçon accourut pour prendre la droite et attaquer la Tremblaye; n'ayant point trouvé d'indication pour se rallier aux Mayençais, elle arriva la première sur le champ de bataille et se heurta contre les Vendéens de Lescure. Un combat furieux s'engagea, Bard succomba et Marceau prenant le commandement se défendit avec un admirable courage. En vain des nuées d'insurgés se précipitèrent sur sa petite division qu'elles enveloppaient; rien ne l'ébranla, l'ennemi se brisa contre des rangs bien serrés, Lescure fut blessé mortellement, enfin Baupuy survint et déployant sa droite entre la route et la Tremblaye, assura de ce côté la victoire. Cependant Kleber n'avait pu empêcher les insurgés de déboucher de Saint-Christophe, ils le débordèrent et menacèrent de percer jusqu'à Mortagne; mais la gauche de Baupuy restée disponible, les chargea en flanc et les dispersa sur tous les points; ils s'enfuirent en désordre pour s'entasser dans Chollet.

On les poursuivit avec une telle ardeur qu'arrivé sur la Moine, à peine put-on placer un bataillon à la garde du pont; mais loin de songer à revenir sur leurs pas, désespérant de se reformer à Chollet, ils se retirèrent jusqu'à Beaupréau. Au jour, Kleber occupa Chollet, rangea les Mayençais et la brigade de Marceau en demi-cercle hors de la ville, et pressa l'arrivée de Chalbos qui parut vers le soir avec 9 ou 10,000 hommes sur la rive gauche de la Moine où il resta campé.

Après tant d'efforts on a donc concentré dans le Bocage une armée de 20 à 25,000 hommes; les évènements se pressent et deviennent déci-

sifs. Les Vendéens ont à Beaupréau 40 à 50,000 combattans, mais une foule d'habitans sans armes traînent avec eux leurs familles et leur mobilier, les entoure et les énerve; il est urgent de prendre une prompte détermination. Les chefs se décident à courir les chances d'une bataille et en même temps à se ménager une retraite au-delà de la Loire; cette résolution obligeant à diviser leurs forces, 4 à 5000 hommes se portent à Saint-Florent pour se rendre maîtres du passage de Varades. Le reste, formé en trois colonnes, revint sur Chollet.

Les républicains, pris au dépourvu, n'ont point eu le temps d'entrer tous en ligne; Chalbos à la rive gauche de la Moine est témoin inactif du combat. Mais le choc désespéré de l'ennemi est soutenu par les intrépides Mayençais et par l'armée de Luçon si souvent victorieuse; enfin en l'absence du général en chef, c'est Kleber qui commande.

Les trois colonnes ennemies échouent. Celle de droite ne fait aucun progrès, celle de gauche met deux fois en désordre la droite des Mayençais; mais ceux-ci se rallient et restent maîtres de leurs positions. Au centre, l'action est plus sérieuse: on se prend corps à corps avec Marceau. Chalbos devait le renforcer; mais, en débouchant de Chollet, aux premiers coups de feu, sa tête de colonne se débande et se rejette dans la ville où elle obstrue à-la-fois la retraite des combattans et l'arrivée de nouveaux renforts.

Le sort de la journée repose donc sur Marceau: s'il plie, l'armée aculée à la rivière, n'ayant plus le libre accès du pont, court le risque d'être anéantie; mais ce jeune général est à la hauteur de sa glorieuse tâche; secondé par Kleber et par le représentant du peuple, Merlin de Thionville, il communique à ses soldats l'ardeur qui l'anime. Ses dispositions habiles font le reste: le centre des Vendéens, écrasé par son feu, ne tarde pas à fuir et à entraîner l'armée tout entière. Le généralissime d'Elbée et Bonchamp sont blessés mortellement.

Beaupuy s'élance sur les pas des vaincus; Westermann, s'étant enfin frayé un chemin à travers Chollet, se joint à lui désespéré de n'avoir point eu part aux succès de la journée. Il s'avance jusqu'à Beaupréau où il pénètre sans résistance. Les Vendéens se hâtent de passer la Loire à Varades que leur détachement a emporté de vive force et à Ancenis qui n'est point défendu.

XI.

EXPÉDITION DES VENDÉENS OUTRE LOIRE ET LEUR DÉFAITE.

Bataille d'Entrames (27 octobre).—Les Mayençais à Angers (30).—Marche des Vendéens (28 octobre au 10 novembre).—Attaque de Granville (14 et 15).—Retraite par Avranches (16).—Junction des troupes républicaines (16).—Combat de Pontorson (17).—Marche de Westermann (20-21).—Bataille de Dol (22).—Attaque d'Angers (3 et 4 décembre).—Passage du Loir (7).—Bataille du Mans (12-13).—Les Vendéens sur la Loire (16).—Bataille de Savenay (23).

Le théâtre de la guerre était changé : les insurgés étaient sortis de ce labyrinthe où il était si difficile de les atteindre ; mais leur nombre était formidable et il fallait pour les envelopper un ensemble de combinaisons auquel on ne put arriver qu'après de funestes essais.

« La colonne vendéenne (récit d'Obenheim, officier du génie, fait prisonnier par les insurgés) était composée d'environ 30,000 fantassins, 200 cavaliers et environ 15,000 personnes inutiles dont deux à trois mille à cheval.

« L'artillerie se composait d'une pièce de douze, trois à quatre pièces de huit ; trente à quarante pièces de quatre, trente caissons et deux forges ; les blessés étaient conduits dans vingt charrettes. Deux cents voitures transportaient des particuliers et leurs effets ; aucune ne paraissait employée à porter des choses utiles à l'armée, telles que médicamens, vivres, etc., etc.

« Larochejacquelin avait été proclamé généralissime après le passage de la Loire. Stofflet était regardé comme major-général, une douzaine d'individus figuraient comme chefs, mais sans autorité réelle.

« On ne connaissait que deux divisions, encore n'étaient-elles qu'indéterminées, les chefs ayant essayé en vain de les séparer ; ainsi point de brigades, de bataillons, ni de compagnies. Ce défaut d'organisation obligeait l'armée à marcher en masse ; ainsi point de reconnaissances,

« point de détachemens; de là, la difficulté de la faire vivre et de l'ap-
 « provisionner; de là, encombrement dans les logemens, d'où résultè-
 « rent des maladies contagieuses, aggravées par la saison. En un mot,
 « cette armée n'était plus qu'un sanglier qui, avant de périr, devait frois-
 « ser les chasseurs assez maladroits pour se trouver sur son passage. »

Le premier soin des vainqueurs de Chollet fut de couvrir la Loire. Haxo resta en observation à Saint-Florent avec la réserve des Mayençais. Le reste de l'armée, divisé en colonnes, se rendit à marches forcées, Kleber à Nantes et Beaupuy à Angers, pour mettre ces deux places à l'abri d'une surprise.

Les Vendéens se concentrèrent d'abord à Ancenis comme pour attaquer Nantes, mais le souvenir de leur première expédition les arrêta, et séduits par des promesses inconsidérées qui leur faisait espérer la puissante coopération des habitans du Perche et du Maine, ils s'éloignèrent de la Loire et se rendirent à Laval par Condé et Château-Gonthier.

Cependant Kleber et Beaupuy, débouchant de Nantes et Angers, firent leur jonction à Condé et se mirent à la poursuite de l'armée insurgée qu'ils trouvèrent en position à Entrames. Westermann, avec son audace habituelle, chercha, à la tête de l'avant-garde, à la déposter, mais il fut vivement repoussé. Toutefois les Vendéens étaient dans la situation la plus critique: loin de se recruter, ils étaient accueillis avec effroi et ils entrevoaient qu'ils ne tarderaient pas à être cernés. Les Mayençais à Château-Gonthier et Villiers, interceptaient la route d'Angers, la droite de l'armée de Rennes arrivait à Craon et 6000 hommes, stationnés dans le Calvados et la Manche sous le nom d'armée des Côtes-de-Cherbourg, se concentraient à Caen sous les ordres de Sépher pour marcher sous Avranches.

Il convenait aux républicains de ne point tenter d'attaque sérieuse avant que ces forces ne fussent en communication. Mais Léchelle était par malheur au quartier-général, il voulut livrer bataille et ses dispositions furent aussi mauvaises que sa décision était inopportune.

L'ennemi était rangé en arrière d'Entrames sur le plateau de Croix-de-Bataille, au confluent de la Mayenne et de la Jouenne; pour l'aborder, il fallait traverser ce dernier cours d'eau et avant tout celui de l'Ouette.

Entre les deux ruisseaux, les Mayençais s'avancèrent en une seule colonne par la chaussée. Beaupuy en tête, puis Kleber, et après eux le général en chef avec Chalbos. Léchelle ne prescrivit aucune manœuvre, et lorsque selon l'ordre de marche, Beaupuy se présenta en colonne serrée au pont de la Jouenne, l'artillerie ennemie commença à l'ébranler; une nuée de tirailleurs se jeta alors sur ses flancs. Kleber s'apprêta à le soutenir en se déployant des deux côtés de la route, comptant bien que Lé-

chelle commanderait à Chalbos un pareil mouvement qui eût rétabli le combat. Mais l'indigne général abandonna lâchement le champ de bataille. Les soldats de Chalbos suivirent cet exemple funeste, qui entraîna bientôt les Mayençais eux-mêmes. Tout fuit jusqu'à Château-Gontier où les Vendéens pénétrèrent pêle-mêle avec les républicains. L'armée ne s'arrêta qu'en arrière de l'Oudon à Lion d'Angers; sa désorganisation était telle que les généraux la firent rentrer à Angers pour la réformer.

Cependant les Vendéens, menacés sur leurs flancs par la division de l'armée de Rennes qui occupait Craon, n'osèrent point suivre leur succès. Ils agitèrent plusieurs projets et s'arrêtèrent à celui de se répandre dans le pays, de le soulever, de gagner les côtes de la Manche et de s'emparer d'un port de mer pour se mettre en communication avec les Anglais. Ils rétrogradèrent donc jusqu'à Laval, après quoi ils occupèrent, en dispersant des gardes nationales à peine armées et quelques troupes de ligne, Mayenne, puis Fougères et Dol. Leur marche fut à peine contrariée, mais ils ne reçurent point de renforts. A Dol, leur indécision recommença, ils étaient bien près de Saint-Malo; mais ce n'étaient point une proie facile. Croyant rencontrer à Granville des fortifications moins redoutables, ils s'y dirigèrent en traversant Pontorson et Avranches. Arrivés devant Granville, ils emportent avec fureur le faubourg, mais leur impétuosité échoue contre une place assez mal fortifiée mais défendue par une bonne artillerie; écrasés par le canon, ils se débandent et fuient d'une traite jusqu'à Avranches. Sur ces entrefaites, quelques-uns de leurs chefs sont surpris, cherchant à s'embarquer. Le cri de trahison s'élève des rangs et la méfiance se joignant au découragement, cette masse déjà si informe, déjà si énervée par la présence des malades, des blessés et des non combattans, devient sourde à la voix des généraux, elle n'obéit plus qu'à une seule impulsion qui l'entraîne tout entière. C'est le désir de repasser la Loire. Elle revient sur ses pas par les chemins déjà parcourus. Cette retraite commence au moment où la Rochejacquelin tentait par Villedieu un mouvement sur la Normandie, qu'il est contraint d'abandonner.

De leur côté, les colonnes républicaines étaient toutes en marche. Après la défaite d'Entrames, Léchelle avait quitté le commandement et les Mayençais qui, selon les rapports des représentans, formaient *une armée dans l'armée* avaient été amalgamés dans les autres divisions. Beaupuy et Chalbos étaient hors de combat. La réorganisation donna pour résultat: un corps léger que commandaient Westermann et Marigny, une avant-garde confiée à Marceau et deux divisions sous Muller et Kleber. Le tout présentait un effectif de 16,000 hommes, que l'on porta d'Angers à Rennes par Laval et Vitré pour l'incorporer à l'ar-

mée de Rennes dont Rossignol était général en chef. Ce dernier n'avait autour de lui que 4 à 5000 hommes, et son lieutenant Tribout opérait avec 4000 hommes qu'il avait amenés de Brest à Dinan.

Aussitôt la jonction opérée entre les troupes d'Angers et celles de Rennes, Rossignol les mit en mouvement par la route d'Antrain. Tribout s'avança par celle de Dol à Pontorson. Les coureurs de Tribout avaient déjà passé le pont aux Beaux, et Rossignol arrivait à Antrain quand on apprit la levée du siège de Granville.

Lemoment était décisif. Rossignol se déploya par sa droite jusqu'à Fougères et si Tribout eût gardé le passage du Couesnon, et que Sépher eût poursuivi l'épée dans les reins l'armée fugitive, la lutte eut dès-lors été terminée. Le défaut de concert entre les généraux républicains ouvrit encore aux insurgés les issues qui leur étaient fermées. Sépher s'arrêta tout court à Coutances, et Tribout, au lieu de rester à la rive gauche du Couesnon, s'avança follement en plaine sur l'autre rive. Au-delà de Pontorson s'étend jusqu'à Saint-Légé un marais praticable seulement par la chaussée. Le défilé, long d'un quart de lieue, est d'une défense facile. Mais Tribout en était déjà sorti pour s'entasser dans Saint-Légé avec sa troupe et un train considérable d'artillerie, lorsqu'il fut assailli par la masse des insurgés qui venaient d'évacuer Avranches.

En un clin-d'œil, ses positions, son artillerie, lui furent enlevées; replié dans Pontorson, d'où il fut aussitôt déposé, il battit en retraite jusqu'à Dinan. Les Vendéens passèrent le Couesnon et ne s'arrêtèrent qu'à Dol.

Leur arrière-garde sortait à peine de Pontorson quand Westermann, qui avait éclairé leur marche, y fit son entrée par la route d'Avranches. Dans le même temps, on délibérait au quartier-général; Kleber proposait de se tenir sur la défensive, de retrancher Pontorson, Antrain et Dinan, de harceler l'ennemi au moyen de fortes colonnes mobiles et de le bloquer dans Dol, où il eût été infailliblement réduit. On applaudissait à ce sage projet, qu'on allait adopter, lorsqu'un avis de Westermann annonça que ses hussards avaient dépassé Pontorson, qu'ils avaient galopé jusqu'à Dol, que les insurgés y étaient dans la plus grande confusion, et que, pour son compte, certain de les anéantir, il va les attaquer. Cette nouvelle tourne toutes les têtes: on court aux armes pour soutenir par la route d'Antrain à Dol, le mouvement qui se faisait sur celle de Pontorson. Mais Westermann, après avoir obtenu quelque succès, avait été replié. C'était bien l'occasion de revenir au plan de Kleber s'il n'eût été déjà oublié. Les représentans ordonnent l'attaque par les deux routes. Westermann pénètre jusqu'à Dol, mais Larochejacquelin le met dans le plus complet désordre; après quoi il se rabat sur la colonne d'Antrain

it
it
le
ut
jà
it
è-
ût
té
it
ta
lu
n-
la
is
oe
es
;
te
nt
n,
s.
o-
et
le
it
-
é
et
e
la
-
e-
é
s.
le
n





MARCEAU (François-Séverin),

Général républicain. — Né à Chartres, en 1769. — Général de l'armée en Vendée. — tué le 21 septembre 1796 près de Limbourg.

Bataille du Mans (1795).

que Stofflet contenait avec résolution. Attaquée à revers, elle se débande, Kleber, Marceau, s'épuisent en vains efforts pour la raffermir; l'ennemi pénètre avec elle dans Antrain qu'elle évacue, l'armée entière se retire à Rennes.

La trouée était faite; il s'agissait d'en profiter pour se porter rapidement sur la Loire et forcer le passage de ce fleuve; mais Nantes, mais les ponts de Cé et de Saumur étaient gardés, et des postes républicains surveillaient les deux rives. On risquait donc, pour forcer des ponts ou pour en établir, de perdre des momens précieux pendant lesquels Rossignol pouvait accourir et livrer bataille avec tout l'avantage de la position. Ces réflexions et le souvenir de la facilité avec laquelle ils avaient pris Angers inspirèrent aux chefs un projet assez bien conçu, dont la fortune leur refusa la réussite.

Ce plan consistait à mettre entre eux et Rossignol la Sarthe et les murs d'Angers. Couverts de ces obstacles, on espérait gagner assez de temps pour enlever les ponts de Cé et rentrer enfin dans le Bocage. On traverse, à marches forcées, Fougères et Laval; on franchit la Sarthe à Sablé, le Loir, à Durtal; on touche enfin aux portes d'Angers; mais elles sont barricadées, il faut encore combattre. La résistance est opiniâtre, une journée se consume, et le lendemain, l'armée de Rossignol, débouchant de Châteaubriant, passe la Sarthe et dégage la ville. Les insurgés, au désespoir, se retirent d'abord à Baugé. Westermann sort d'Angers par la route de Saumur et s'interpose entre eux et la Loire.

Pendant la division de Cherbourg, sous Tilly, fit sa jonction avec Kleber et Muller. On forma de ces trois corps une armée indépendante de celle de Rennes. Marceau en reçut le commandement avec la mission de poursuivre à outrance les Vendéens. Déjà le mouvement de Westermann avait décidé Larochejacquelin à repasser le Loir et à occuper La Flèche; mais il n'y entra pas sans combattre. La garnison du Mans, forte de 8 à 900 hommes, s'y étant portée, avait coupé les ponts. Elle lui en disputa le passage avec de l'artillerie. Pendant qu'il s'efforçait de les rétablir, Westermann lançait son avant-garde sur ses derrières; il fallait donc repousser la faible colonne du Mans et se mettre en sûreté au-delà du Loir. Il y réussit enfin, acheva de détruire les ponts, força l'entrée du Mans et replia sur Alençon la petite troupe qui tentait de lui faire obstacle.

La nécessité de réparer les ponts du Loir retarda d'un jour l'armée de Marceau. Larochejacquelin put respirer et donner quelques heures de repos à ses bandes exténuées par tant de marches pénibles. La seconde journée n'était pas écoulée quand Westerman parut avec sa cavalerie. Selon sa coutume, il commença l'attaque; les Vendéens lui opposèrent leur

élite qui le repoussa sur Muller. Ce général fut lui-même ébranlé quand Tilly entra en ligne et refoula l'ennemi dans la ville. A ce moment, Marceau survint et ordonna de suspendre l'action. Westermann insista et finit par l'entraîner. La nuit était venue et les rues du Mans étaient barricadées, la cavalerie renversa tous les obstacles. A sa suite, Tilly pénétra jusqu'au centre de la ville; Marceau, avec la division Muller, le soutint en appuyant à droite pour couper aux insurgés les routes de Paris. Par ce mouvement, il laissait à vide la route de La Flèche; il donna avis de sa position à Kleber, qui était resté en arrière, et lui recommanda de hâter sa marche et de combler l'intervalle. Cependant un feu meurtrier s'alluma dans la ville et s'entretint de part et d'autre, durant toute la nuit. Au jour, Kleber déboucha; c'était le moment d'une attaque générale, Marceau poussa toutes ses divisions en avant, les Vendéens furent écrasés, mais leur masse était déjà en retraite sur Laval. Ils atteignirent cette ville dans la même journée, et, s'y arrêtant à peine, ils coururent à Craon, puis à Ancenis. Au moyen de cette marche rapide, ils ont devancé Marceau. La Loire, ce but de tant d'efforts, ce terme de tant de souffrances! la Loire coule à leurs pieds; mais le poste républicain d'Ancenis s'est replié à leur approche, après avoir détruit tous les moyens de passage. Ils n'ont qu'une frêle embarcation, Stofflet et Larochejacquelin s'y jettent et traversent le fleuve dans le dessein de rassembler des bateaux sur l'autre rive. A peine ont-ils pris terre, que Westermann paraît sur les derrières. Un cri de douleur et d'effroi s'élève de cette masse consternée, elle prend l'épouvante; tout fuit sans chef, sans plans, sans projets. D'Ancenis, on gagne Nort; mais, désespérant d'entrer à Nantes, on pousse jusqu'à Blain; Marceau n'est pas moins actif; il chasse les insurgés de Blain, passe, à leur suite, la rivière grossie par les pluies de la saison, et les attaque en avant de Savenay.

Bientôt il les entasse dans cette ville, où ils sont entourés et taillés en pièces. A peine un petit nombre s'échappe et réussit à se jeter au-delà de la Loire. Ainsi se termine la grande insurrection de la Vendée.

XII.

FIN DES OPÉRATIONS DANS LES VOSGES.

Combats de Kaiserslautern (26, 27, 28 novembre).—Marché de Hoche (12 à 22 décembre).—Combat de Woerdt (23).—Bataille de Geisberg (25).—Déblocus de Landau (26).—Quartiers d'hiver.

Au bruit de la perte des lignes de Weissembourg, les représentans, Saint-Just et Lebas, accoururent chargés par le comité de salut public de réorganiser les armées et de les confier à des capitaines capables de ramener la victoire.

Ils choisirent dans les rangs de l'armée du Rhin celui qui devait les commander; c'était Pichegru, depuis si fameux. Le général en chef de l'armée de la Moselle n'était pas destiné à une moindre renommée; c'était Hoche qui, au siège de Dunkerque, avait mérité le grade de général de brigade, et dont le comité avait discerné les talens. Tous deux, jeunes et pleins d'ardeur, n'hésitèrent point à promettre de débloquer Landau, au moment même où l'échafaud dressé à Strasbourg leur enseignait quel serait le prix d'une défaite. (1)

Pichegru, par une suite de combats partiels, resserra sur la Moselle les impériaux qui, selon leur usage, s'y retranchèrent, depuis Niederbronn jusqu'à Druzenheim. Pendant ce temps, Hoche mit en mouvement l'armée de la Moselle pour la transporter au-delà des Vosges et percer jusqu'à la ville assiégée.

Ces combinaisons sont dignes du plus vif intérêt; elles constatent un progrès dans la science; elles présentent le premier essai d'attaques concentriques sur un point heureusement choisi; art porté depuis si loin par un autre capitaine qui, alors aussi, commençait à se révéler à la France.

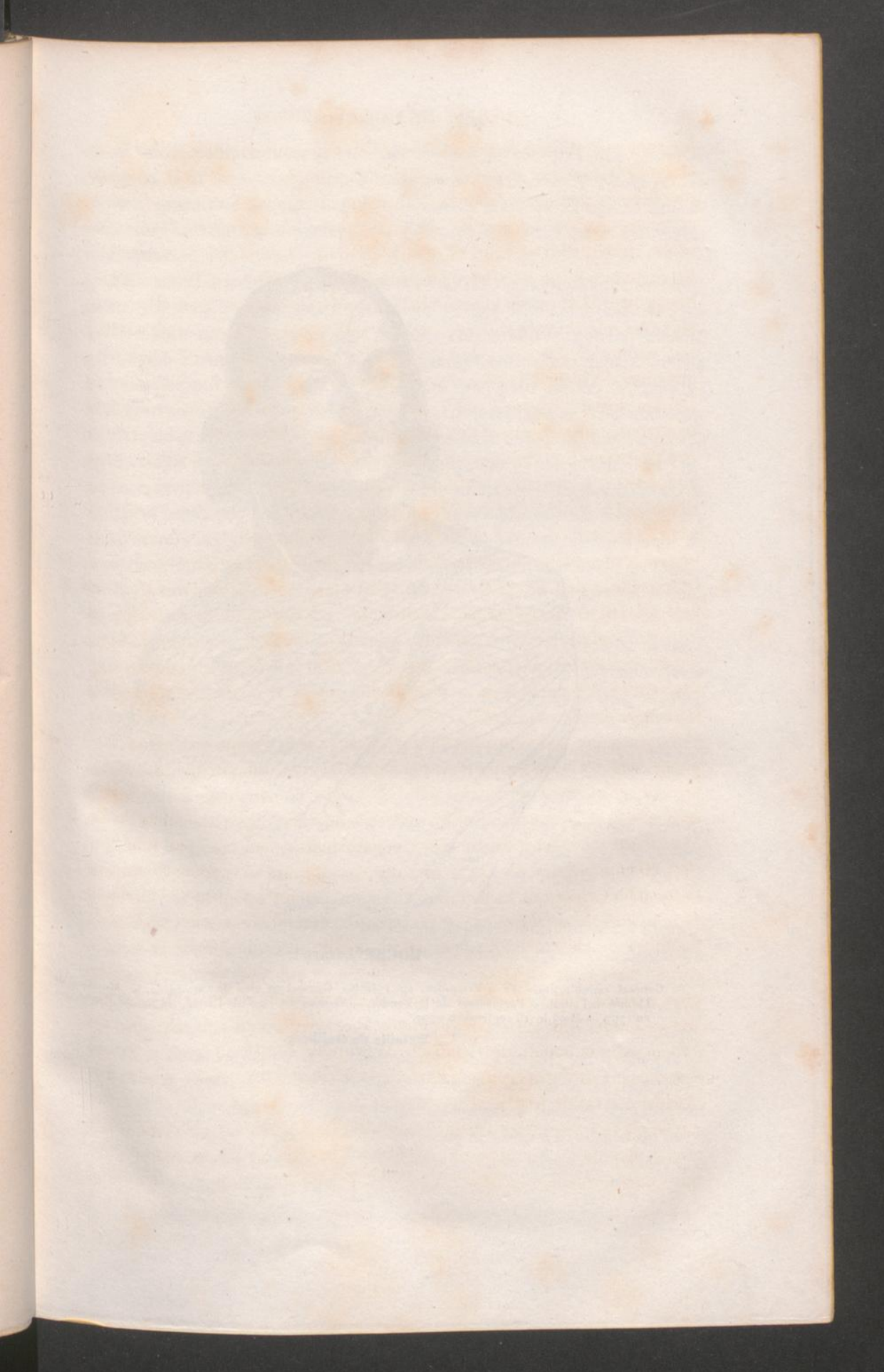
La chaîne des Vosges était l'obstacle à franchir. Elle est traversée par

(1) L'échafaud était dressé pour punir le maire qui avait promis de livrer la ville.

les routes de Hombourg et de Deux-Ponts et par les défilés moins accessibles de Pirmasens et de Bitche. Hoche, supposant ces passages gardés par l'armée prussienne tout entière, manœuvra pour les tourner à droite et descendre sur Landau par la rive gauche de la Queich. Trois divisions, la réserve et la cavalerie, partant de Sarrelouis, Sarrebruck et Sarreguemines convergèrent sur Deux-Ponts par Bliescastel, et sur Hombourg par Tholey. Mais par une de ces complications qui dérangent les plans les mieux concertés, dans le même temps, Brunswick conduisait autour de Deux-Ponts le gros de son armée pour lui donner ses quartiers d'hiver. Hohenlohe seul était resté en observation à Pirmasens. Les Français, au lieu de combattre des détachemens, se heurtèrent donc contre une armée en marche. Ils culbutèrent, à Bliescastel, une division prussienne qui se rallia sur les hauteurs de Deux-Ponts; il fallait, pour la déposter, livrer un nouveau combat. Deux journées se perdirent, et Brunswick, ayant reçu l'éveil, put ranger toutes ses forces en ordre de bataille à Kaiserslautern. C'était déjà un échec; cependant Hoche fit attaquer les positions ennemies dans l'espoir de les tourner par Otterberg et Otterbach et de les acculer aux Vosges; mais, après trois jours de combat, affaibli de 3000 hommes, il ordonna la retraite que Brunswick n'essaya pas de troubler. Ce général commit la faute de regarder la campagne comme terminée et de prendre ses cantonnemens autour de Kaiserslautern. Hoche profita de son inaction et en tira une leçon qu'il ne tarda pas de mettre à profit.

Les passages n'étaient plus surveillés entre Deux-Ponts et Bitche. Il ne perdit pas un instant pour y pénétrer. Sa division de droite, 10,000 hommes, descendit de Bitche par les gorges de Niederbronn et ouvrit sans obstacle la communication avec Pichegru. A peu de jours de là, l'armée entière s'engagea dans les mêmes défilés, flanquée par une division récemment arrivée des Ardennes, qui s'avancait par le chemin de Lembach et observait Hohenlohe. Ces mouvemens, masqués par quelques démonstrations à Hornbach et Deux-Ponts, échappèrent à Brunswick, et les Français, débouchant sur la droite de Wurmser, le forcèrent à changer de front pour se replier dans une ligne de retranchemens élevée depuis Reichshoffen, jusqu'à Woerdt. Hoche fit enlever d'assaut cette position, tandis que Pichegru attaquait Haguenau et que la division des Ardennes débouchait de Lembach. Wurmser, assailli de front et pris à revers, se retira précipitamment sur la Lauter, et les deux armées républicaines firent leur jonction à Sulz.

C'était beaucoup, mais la tâche que les deux généraux s'étaient prescrite n'était point accomplie. Il fallait rentrer dans les lignes redoutables que l'ennemi avait tournées contre eux. Hoche sollicita des représentans





HOCHÉ (Lazare),

Général républicain. — Né à Versailles, en 1768. — Général en chef de l'armée de la Moselle, de l'armée de l'ouest. — Pacificateur de la Vendée. — Général en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse, en 1797. — Mort le 15 septembre 1797.

Bataille de Guisberg.

et obtint le commandement en chef, en leur promettant une nouvelle victoire. Il fit aussitôt ses dispositions pour marcher à Wurmser et l'écraser, avant que Brunswick pût le secourir; mais les Prussiens étaient déjà sur la Lauter, et les coalisés s'ébranlaient aussi pour reprendre l'offensive.

Les quatre armées se rencontrèrent en avant de la montagne du Geisberg et la bataille s'engagea du Rhin aux gorges de Bondenthal. Les républicains s'élançèrent au cri de : *Landau ou la mort!* avec une impétuosité irrésistible : Lauterbourg et le Geisberg furent enlevés; la gauche tourna par Bondenthal les positions de Brunswick qui, pour assurer sa retraite, dut s'ouvrir, au prix d'un combat sanglant, le passage par Weissembourg et Bergzabern. Tout plia; les impériaux se hâtèrent de se mettre en sûreté au-delà du Rhin qu'ils passèrent à Philipsbourg, et les Prussiens, laissant en arrière sur leur droite des divisions qu'ils recueillirent à Neustadt et Turckheim, prolongèrent leur retraite jusqu'à Mayence. Les vainqueurs rentrèrent dans Landau, prirent Frankenthal et Worms, s'emparèrent de magasins immenses, et culbutèrent l'arrière-garde de Brunswick à Oppenheim, après quoi ils prirent leurs quartiers d'hiver sur le territoire conquis.

On avait presque sur tous les points préservé le territoire; on conservait quelques conquêtes : on s'était préparé d'immenses moyens militaires que les circonstances avaient naturellement disposés à recevoir une organisation puissante.

La manière de combattre conduisit à la formation des diverses parties de l'armée. « On entamait, dit le général Foy, l'action avec des nuées de tirailleurs à pied et à cheval; lancés suivant une idée générale plutôt que dirigés dans les détails des mouvemens, ils harcelaient l'ennemi, échappaient à ses masses par leur vélocité, et à l'effet de son canon par leur éparpillement. On les relevait afin que le feu ne languît pas, on les renforçait pour les rendre plus efficaces.

« Il est rare qu'une armée ait ses flancs appuyés d'une manière inépuisable; d'ailleurs toutes les positions renferment en elles-mêmes, ou dans l'arrangement des troupes qui les défendent, quelques lacunes qui protègent l'assaillant; les tirailleurs s'y précipitaient par inspiration, et l'inspiration ne manquait point dans un pareil temps et avec de pareils soldats. Le défaut de la cuirasse une fois saisi, c'était à qui portait son effort. L'artillerie volante accourait au galop et mitraillait à brûle-pourpoint. Le corps de bataille s'ébranlait dans le sens de l'impulsion indiquée : l'infanterie en colonne, car elle n'avait pas de feu à faire; la cavalerie intercalée par régiment ou en escadron, afin d'être disponible en tout et pour tout. »

Pendant la courte suspension des hostilités, à l'amalgame jusqu'alors irrégulier des bataillons de volontaires et des débris des anciens régimens, succéda la grande division de l'infanterie, en infanterie légère et infanterie de ligne ou de bataille. Ces armes furent elles-mêmes divisées en demi-brigades de trois bataillons chacune savoir : deux bataillons de volontaires, et un bataillon de l'ancienne ligne. Une compagnie de canonniers fut attachée à chaque demi-brigade de bataille, et l'on forma neuf régimens d'artillerie légère pour être répartis dans tous les corps.

Le choix des officiers-généraux fut indiqué pour les attaques, toutes d'inspiration. Ceux qui avaient commencé la guerre avaient depuis long-temps disparu de la scène, et l'inflexible comité de salut public fit expulser de l'armée ou conduire à l'échafaud les nobles, les généraux inactifs et les généraux battus. Sa sévérité atteignit même les victorieux : Houchard fut guillotiné pour n'avoir pas recueilli les fruits de la bataille de Hondscote; Jourdan, mandé à la barre de la Convention vint rendre compte des suites de la journée de Wattignies. Le jeune libérateur de Landau, Hoche, fut jeté en prison, coupable de trop d'énergie. Mais la sagacité des représentans découvrit dans tous les rangs ces talens élevés que révèlent les temps extraordinaires. La plupart des grandes illustrations qui ont porté si haut la gloire de nos armes, se signalèrent dès cette époque. A l'armée du nord, Moreau, Jourdan, Macdonald, Pichegru; à l'est, Hoche, Desaix, Gouvion-Saint-Cyr, Soult, Michaud et Championnet; au midi, Masséna, Dugommier, Moncey, Augereau, Pérignon, Davoust; en Vendée, Kleber et Marceau; enfin, à Toulon, celui qui devait éclipser toutes les renommées; Napoléon.